

LE MONDE ILLUSTRÉ

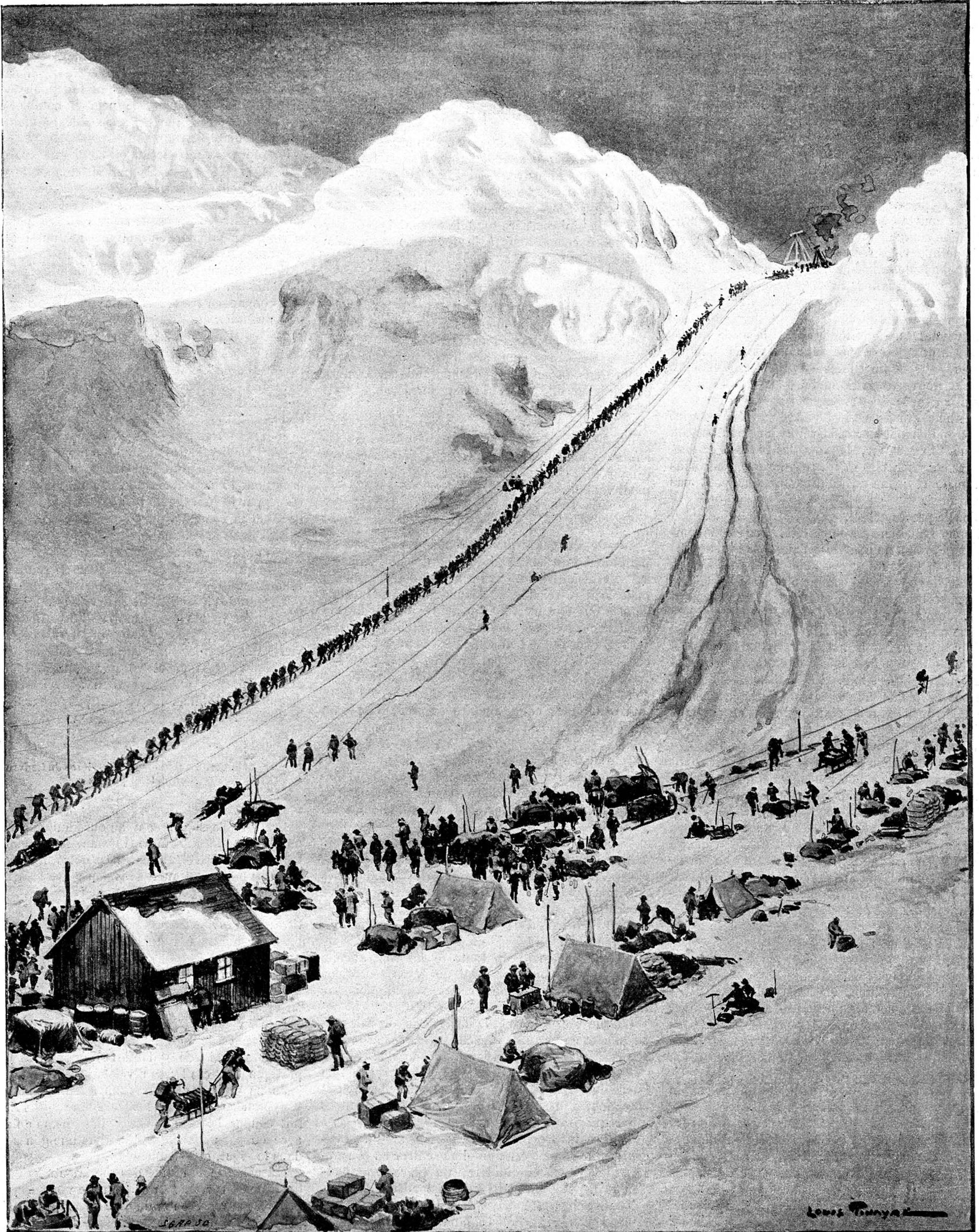
JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr. relié et doré sur tranche.
ÉTRANGER (Union postale) : Un an, 27 fr. ; — Six mois, 14 fr. ; — Trois mois, 7 fr. 50.

42^e Année — N° 2149 — 4 Juin 1898

Directeur : M. ÉDOUARD DESFOSSÉS

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.



AU KLONDIKE. — L'ASCENSION DU CHILCOTT AU MOYEN D'UN TREUIL A VAPEUR. — (Dessin de M. L. TINAYRE, d'après une photographie.)

COURRIER DE PARIS

Voilà qu'une grosse, une bien grosse question est soulevée par un procès qui met aux prises deux de nos sociétés notables : la Société des auteurs dramatiques et la Société des compositeurs.

Le conflit était inévitable tôt ou tard, et ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas éclaté plus vite.

La perception des droits d'auteur se fait à la fois par l'intermédiaire en partie double de ces agences que les mœurs nouvelles devaient mettre en présence un jour ou l'autre.

Quand il n'y avait encore que quelques cafés-concerts à Paris et en province, la démarcation s'était établie toute seule. Mais les choses ont marché d'un tel pas qu'on a peine à les suivre. C'est une véritable révolution.

Il ne se passe pas de jour maintenant sans que quelque nouvel établissement s'ouvre, avec la prétention de cumuler musique et comédie. Les bouibouis pullulent, les boîtes à refrains et à revues se comptent par douzaines, sinon par centaines. Comment s'y reconnaître au milieu du capharnaüm ? De quelle façon s'y prendre pour limiter les prétentions des uns et des autres ?

En voyant que le caboulotisme à la mode multipliait ses premières représentations et que, chaque semaine, surgissaient je ne sais combien d'actes se croyant nouveaux, la Société des auteurs a fini par se sentir agacée.

— Ah ! ça, mais, s'est-elle écriée un beau matin, on a trop l'air de me considérer comme nulle et non avenue. Chaque jour, je vois des sommes de plus en plus considérables me passer devant le nez, sans qu'il m'en revienne un centime. Cela ne peut pas durer ainsi.

D'où le procès actuel.

J'ignore quel en sera le résultat, mais il me semble que l'avenir ne pourra qu'augmenter dans des proportions toujours croissantes l'impossibilité de classer les spectacles comme on le faisait jadis.

Il est certain que l'on entre dans une ère nouvelle. Je n'ai pas à vous dire si je la considère comme un progrès ou comme une décadence. C'est une question accessoire. Mais la vérité oblige tout appréciateur de bonne foi à constater qu'il y a là une poussée irrésistible. Et j'ajouterai que cette poussée est pleine de périls pour l'existence même du théâtre, tel qu'il était compris et pratiqué jadis.

Le goût du bouiboutisme émiette le public.

Lorsque ce public se disperse tous les soirs dans une soixantaine de boutiques artistiques et littéraires, il ne reste plus pour les scènes d'ordre qu'un contingent terriblement diminué.

Maintenant, y a-t-il moyen de dire à cette cohue : « On ne passe pas » ? J'en doute fort. Je crois, au contraire, qu'on aboutira fatalement au mélémélo. En somme, qui a tracé les démarcations tant soit peu arbitraires sur lesquelles nous vivons depuis un demi-siècle ?

Lorsque le café-concert a fait sa première apparition, on lui a dit :

— Toi, tu n'es pas un théâtre, parce que tu verses à boire à tes clients.

Est-elle bien valable, cette raison-là ?

Supposez que demain un vrai théâtre autorisé ses spectateurs à s'offrir une demi-tasse ou un bock dans les loges ou aux fauteuils d'orchestre, en vertu de quel raisonnement équitable pourrait-on empêcher cette innovation ?

Or, vous verrez que demain ou après-demain mon hypothèse sera devenue une réalité.

Cela étant, on aboutira fatalement à la fusion des sociétés concurrentes, qui se chamaillent aujourd'hui devant les tribunaux. On s'embrassera, non pour s'étouffer, mais pour arriver à partager plus équitablement les bénéfices.

A moins qu'un recul formidable ne survienne, à moins qu'à force de se multiplier, les spectacles avec ou sans rafraîchissements ne finissent par s'effondrer.

Tout est possible. Nos arrière-neveux seuls sauront à quoi s'en tenir là-dessus.

~~~~ Tandis que l'on plaidait, comme je viens de le dire, pour revendiquer des droits d'auteur, M<sup>me</sup> Meissonier, la veuve du grand peintre, donnait un bel exemple de désintéressement à propos des droits d'artiste.

La mort de Meissonier l'avait mise en possession d'une collection merveilleuse. Elle a vécu à côté de ces richesses sans y vouloir toucher ; elle a pieusement conservé ce trésor, alors qu'elle possédait tout juste de quoi vivre elle-même. Et aujourd'hui elle fait, dans un testament émouvant, abandon complet de ce musée de famille à l'Etat.

Il y a là, s'il vous plaît, une valeur d'au moins cinq millions.

N'est-ce pas une noble action que fait M<sup>me</sup> Meissonier ? Touchante abnégation ; glorieuse façon de porter un nom illustre.

C'est le troisième exemple dont peut s'enorgueillir le siècle qui s'achève.

M<sup>me</sup> Rossini consacra toute la fortune laissée par le célèbre compositeur à la fondation d'un asile gratuitement ouvert aux déshérités et aux invalides de l'art.

M<sup>me</sup> Boucicaut a fait de la colossale fortune conquise par son mari un superbe usage, elle aussi, en fondant un hôpital modèle et en y ajoutant plusieurs autres donations bienfaites.

M<sup>me</sup> Meissonier pouvait livrer aux enchères, même dans un but de générosité publique, l'œuvre de celui dont elle a porté le nom mémorable. Mais elle dit à la France :

— Tout cela est à toi.

Il est réconfortant de trouver, au milieu des vicieuses trop nombreuses qui nous entourent, ces exemples de charité grandiose et de désintéressement vaillant.

~~~~ Je n'ai pas à vous apprendre les résultats ou plutôt le demi-résultat des élections académiques inscrites à l'ordre du jour de la semaine dernière ; mais ce demi-résultat ne démontre-t-il pas une fois de plus que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des organisations académiques ?

Ce qui choque le bon sens, c'est le tohu-bohu des candidatures autorisé par une réglementation surannée. L'incohérence invraisemblable de cette confusion a été soulignée particulièrement l'autre jour par la lutte engagée entre un sculpteur et un général pour la conquête d'un des vénérables fauteuils.

Tout d'abord n'a-t-on pas le droit de se demander pourquoi l'on permet au double emploi d'installer à la fois dans deux classes différentes de l'Institut la même personnalité, si brillante qu'elle puisse être ?

Je prends l'exemple de M. Guillaume, dont je suis loin de méconnaître les mérites ; mais ces mérites-là n'étaient-ils pas suffisamment récompensés par un siège à l'Académie des Beaux-Arts octroyé au sculpteur éminent, qui ne saurait avoir la prétention, je pense, d'être en même temps un écrivain incomparable.

L'Institut formant un tout, je ne vois aucune raison valable pour que celui qui y est entré par une porte y veuille pénétrer une seconde fois par une autre.

Chacun chez soi, voilà la devise qui devrait être adoptée et en vertu de laquelle ne devraient jamais se produire d'explicables concurrences.

Ajoutons qu'à ce point de vue, l'universalité que l'Académie dite française prétend s'attribuer tout spécialement n'est bonne qu'à engendrer d'autres quiproquos.

Voyez-vous — comme cela est arrivé — un avocat n'ayant jamais écrit une ligne entrer en concurrence avec un poète illustre, un Chicaneau quelconque disputant la place à un Victor Hugo ?

Non, l'ancienneté de ces abus-là ne les justifie en rien ; au contraire. Ce qu'il faudrait pour l'honneur de l'Académie et pour son utilité aussi, c'est qu'on ne pût pas en faire partie simplement parce qu'un

jour on a été ministre, ou parce qu'on a vaillamment combattu en qualité de général.

Chaque mérite devrait avoir sa récompense spéciale. Autrement, nous verrons perpétuellement se reproduire les tâtonnements de ces scrutins qui ne peuvent savoir ce qu'ils font et qui obéissent à l'impulsion des influences ou des circonstances.

~~~~ Et puisque je suis en train d'ergoter sur l'art de récompenser, je me permettrai de protester également contre une autre institution routinière. Je veux parler de cette médaille d'honneur qui s'octroie chaque année à l'heure du Salon.

Comme vous le savez, cette fois, ladite médaille a été décernée, — et encore ce ne fut qu'au second tour, — à M. Henner, le peintre notable dont je n'ai point à discuter ici les procédés, à mon gré trop systématiques.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que ces procédés-là ont été appliqués par M. Henner avec le même talent et la même persévérance depuis trente ans au moins. Pourquoi a-t-on attendu que le maître fût presque septuagénaire pour lui attribuer une distinction qu'il méritait aussi bien à quarante ans ?

Il me semble qu'il y a quelque chose de pénible, de diminuant, dans cette mode qui traite un vieillard comme on traite un enfant ou un collégien à la distribution des prix.

Je vous demande un peu en quoi le hochet solennel qu'il obtient ainsi peut ajouter quelque chose au prestige, à la valeur et à la renommée de celui qui a fait ses preuves pendant si longtemps sans que l'on daignât prendre garde à ses tenaces efforts.

Je n'hésiterais pas — oh ! non, je n'hésiterais pas — à l'abolir, cette médaille d'honneur qui me semble n'être qu'un joujou puéril, bien inutile pour ceux dont l'illustration est sanctionnée depuis longtemps par le suffrage du public et par l'acquiescement de la confraternité.

Mais je ne me dissimule pas que, pour arriver à ce résultat, il faudrait que l'initiative vint de ceux mêmes qu'on nous paraît diminuer en voulant les relever.

Encouragez les délégués, rien de mieux ; gardez l'usage de vos Prix de Rome et de vos Bourses de voyage, tout en perfectionnant la façon de s'en servir. Mais elle me semblerait tout à fait imposante, la manifestation collective par laquelle tous les artistes parvenus à un certain âge déclareraient spontanément qu'ils ne veulent pas être traités en écoliers tardifs.

~~~~ Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas les rois.

Ces vers classiques sont aujourd'hui applicables au reportage, qui, comme Gusman, ne connaît décidément pas d'obstacles. Il pénètre maintenant dans les palais, estimant sans doute que les simples maisons ne suffisent plus à sa gloire.

Tout récemment un volume paraissait sous ce titre : *Guillaume intime* et portraicturait, d'une façon plus ou moins ressemblante, l'empereur d'Allemagne.

Aujourd'hui, c'est *Félix intime* qui nous est offert.

Comme vous l'avez deviné sans doute, c'est de M. Félix Faure qu'il s'agit.

Je n'y vois pas d'inconvénient, si les intéressés acquiescent à la nouvelle mode. Seulement je me demande quel genre d'intimité peut être mis en pratique dans ces livres révélateurs.

Je ne crois pas qu'on éprouve le besoin de nous y apprendre par quel pédicure le chef de l'Etat se fait couper les cors, s'il porte des gilets de flanelle avec ou sans manches, s'il aime une gousse d'ail dans le gigot, et ainsi de suite.

Est-ce donc l'intimité des sentiments qu'on prétend nous révéler ? A ce point de vue encore, j'ai peine à me représenter un pasteur de peuple faisant pénétrer la publicité dans ses petites affaires plus ou moins secrètes.

Ils ne sauraient donc dès lors nous émouvoir outre

mesure, ces documents divulgateurs dont le lecteur ne peut vérifier l'authenticité.

Car, en vérité, il serait absolument incongru que chaque curieux, qui voudrait savoir mieux à quoi s'en tenir sur les intimités annoncées, s'en allât se pendre à la sonnette de l'Élysée ou se faufilet dans l'escalier, puis dans le cabinet présidentiel, en disant :

— Mon cher Monsieur Félix, pardonnez-moi la liberté que j'ai prise, mais je viens de lire un volume qui m'a donné l'envie de causer une demi-heure avec vous en fumant un cigare... Vous devez en avoir d'excellents. Vous seriez bien aimable de m'en offrir un, en me permettant de m'asseoir sur ce fauteuil, qui me paraît moelleux.

Non, évidemment, ce procédé ne pas de mise. Mais alors nous retombons dans les perplexités, et les divulgations annoncées n'ont plus qu'une valeur relative.

Ah! tout n'est pas rose dans le métier de ceux qui nous régissent. Surtout lorsque, comme aujourd'hui, il ne leur reste plus guère, de ce pouvoir convoité, que les corvées quotidiennes qu'il impose sans compensations équivalentes.

~~~~~ Les poètes, eux aussi, sont en proie à des persécutions d'autre sorte.

La réclame s'acharne sur eux, non pour les louer, mais pour les métamorphoser en collaborateurs involontaires de ces boniments ultra-ingénieux.

Vous ouvrez un journal, comme cela m'est arrivé tout à l'heure, et vous y lisez :

« Notre éminent rimeur \*\*\*, était bien inspiré dans sa divination quand, retraçant les angoisses du temps présent, il soupirait : « Notre pays a vraiment bien besoin d'une large aumône de sécurité. » Or, cette sécurité nous est donnée par l'eau de ..., délicieusement purgative et sauvegarde d'une santé inaltérable. »

Est-ce la peine d'être un éminent rimeur pour servir ainsi de patron aux boissons qui tiennent le corps libre?

En une autre feuille, cette variante :

« Dans une pièce de vers inédite, X..., le grand maître du sonnet contemporain, s'écriait :

« Le veston du tailleur Durand est l'art suprême,  
« Et je voudrais vraiment l'avoir signé moi-même ».

Suit l'adresse du tailleur, avec le prix fixe de ses complets transcendants.

Et voilà ce que la gloire vaut aujourd'hui à ses favorisés! N'est-ce pas fait pour consoler ses oubliés?

~~~~~ Je passerai sous silence, avec votre autorisation, cette fameuse journée du Grand-Prix de Paris, qui jadis provoquait une si bruyante émotion, laquelle s'est banalisée aujourd'hui par la répétition des mêmes mises en scène et des mêmes tapages.

Le Grand-Prix de 1898 ne se distingue des autres que par sa précocité, qui devance d'une semaine environ la date habituelle. Particularité qui ne prête pas à des commentaires palpitants, vous l'avouerez.

Donc, plus qu'un mot, relativement à la grande polémique qui s'est engagée entre les partisans et les adversaires de l'orthographe.

Parmi ces adversaires-là, se fait distinguer spécialement par sa fougue le journaliste Z..., dont l'ignorance est notoire.

L'autre jour encore, il avait publié sur ce sujet un article fulminant dans lequel il déclarait textuellement :

« Non, il ne sert à rien de savoir l'orthographe. »

— Pardon! objecta un de nos très spirituels confrères, devant qui on lisait cette phrase; mais, pour pouvoir juger de l'utilité ou de l'inutilité de l'orthographe, il faudrait qu'il commençât par l'apprendre lui-même.

PIERRE VÉRON.

LES SALONS DE 1898

V

LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Un maître peintre, M. Roybet. Nul n'a le modelé plus large, plus assuré, remuant plus généreuse matière. nul ne tire de sa palette, ne pose sur la toile couleurs plus succulentes, plus riches, plus vivantes. Ni tendre, ni raffiné, gros et robuste, orgueilleux de ses forces, il a pourtant l'adresse de sourire dans ses tours périlleux, comme fait le virtuose de la barre fixe et du trapèze volant. Et dans ses compositions, jusque dans ses simples portraits, il apporte une dose de fantaisie un peu gouailleuse qui nous ménage toujours quelque surprise amusante.

Voyez son portrait de M. Vignerot. Impossible de s'y méprendre; c'est bien l'exacte ressemblance du commissaire actif et dévoué de la Société des Artistes français. Mais le peintre en a augmenté l'intérêt pittoresque en l'habillant à la mode de Harlem ou d'Amsterdam, vers l'an 1670. Voyez l'Astronome. Là, une douzaine d'individus costumés à la même mode entourent un savant qui, de profil pour nous, la barbe et la chevelure en broussailles, la main sur une énorme sphère céleste, développe une glose sur un problème planétaire quelconque. Mais pour chacun de ces gens-là, dont le visage émerge d'une collerette ferme ou molle, tuyautée ou plate, a posé un personnage connu, célèbre même parfois. Ainsi, l'homme au teint fleuri, coiffé d'un large feutre noir, auquel le savant semble s'adresser de préférence expose tous les ans au Salon des effigies unanimement applaudies; l'autre, de profil, près du cadre, à gauche, du reste le meilleur morceau de l'œuvre, tout le monde le sait peintre assurément supérieur, et tout le monde se plaît à le reconnaître ici. En un mot, pas de personnage sans qu'on y mette aussitôt un nom avec pleine certitude.

A ce compte, il est vrai, dans ce thème à portraits, l'auteur a laissé se perdre l'avantage des atténuations et des sacrifices. Les figures, celles qui sont proches et les distantes, ont une importance à peu près égale, non qu'elles tiennent toutes, vous entendez, autant de place dans le tableau, mais parce que les physiologies ont été, toutes, travaillées avec autant de soin et de scrupule. D'où un peu de décousu. Maintenant, cette remarque faite, la page a beaucoup de prestige par le choix, la sonorité des sons et la maîtrise hors de conteste, consommée de la facture, par la curiosité ingénieuse et piquante des vêtements bien ajustés et l'accent de réalité répandu sur tout.

Avec une ambition de moindre envolée, M. J. Bail est, lui aussi, un beau peintre, à la poursuite du textuel. En entrant familièrement dans l'intimité des choses de la cuisine, la cuisinière et le marmiton compris, celui-là a caractérisé tout de suite, pour n'en plus dévier, sa très nette individualité. Cette année, il donne une servante en train de fourbir une bassine de cuivre qui lui envoie à la face un large et vif reflet, tandis qu'un marmiton en casaque rouge arrive les mains, les bras encombrés d'autres ustensiles de cuivre. Oh! les cuivres de Joseph Bail! Une perfection de métier adroit, de surfaces polies et rayonnantes, de miroitements spirituellement formulés, surprenants de relief et de nuances! Et les figures ne sont point inférieures, il s'en faut, car on y trouve la même belle pâte, la même sensibilité de vision, et autant de probité résolvant des difficultés plus grandes. Tableau d'un art tout à fait personnel, amusant et fort, afin de me résumer en ce qui le concerne.

Une femme enveloppée d'une mante noire passe de profil devant un mur blanc percé d'une porte close; — une jeune fille vêtue de noir vend des citrons accotée à la muraille blanchâtre d'un logis, programmes limités qui ont fourni à M. Sautai l'occasion de deux cadres de dimensions et d'allures discrètes, exécutés sans fausse adresse de la main, avec la conscience et la réussite réfléchies habituelles au peintre.

Dans l'une de ses toiles, M. Le Sénéchal de Kerdréoret nous montre un bateau sardinier accosté à un quai un peu ravagé et fruste, ses grands filets, au sec, pendus aux mâts et aux vergues, d'autres bateaux au deuxième plan, d'autres au troisième et encore plus éloignés, la mer claire, verte et bleue, sous un ciel orageux. Formes sues, précises sans sécheresse, touche franche, coloris où frissonne la vérité, on trouve cela dans cette saine peinture. — Dans l'autre tableau du même, *Cour de ferme*, grand parti d'ombre, grand parti de lumière, opposition violente qui donne beaucoup de vie à ce morceau, lequel se complète d'une vieille femme filant au rouet et de poules picorant à l'entour.

La lumière et l'ombre font bon ménage aussi dans une autre cour de ferme, par M. Bouché; — le vieux breton, de M. Buland, tout droit planté, de face, dans la posture du soldat sans armes, a une excellente physionomie bretonnante, et il est bien peint; — le tableau de M. Mols, *Delft-Haven*, a beaucoup de puissance, mais épaisse,

mais sans vibrations : la mer, les bateaux, les maisons, les moulins, pèsent d'un poids bien lourd dans cette peinture habilement travaillée d'ailleurs; — le profil grave de Mme Boher, par M. Mérou, se recommande de qualités de ton et de facture; — très finement observés, d'une lumière délicate, exquise, et touchés avec esprit, les deux petits cadres tunisiens de M. Maxime Perret, les *Remparts du Bardo* et *Fin du Bardo*.

Sur l'eau, par M. Paul Chabas. Dans une petite barque, deux jeunes femmes, pour le moins aux trois quarts nues. L'une assise, le buste droit et ferme, à peu près de face, l'autre plus nonchalante, accoudée au bordage. Peut-être viennent-elles de prendre le plaisir du bain : le lieu est retiré, ombragé, discret; c'est l'heure molle du soir; le soleil colore de ses dernières lueurs la frondaison, au loin, que répète, dorée, la transparence de l'eau engageante et fraîche. Dans l'ombre, les figures reçoivent en plein les reflets bleuâtres de l'eau; elles en sont tout éclairées, difficulté abordée avec hardiesse, dont le peintre a même fait l'intérêt principal et imprévu de son œuvre, le reste ayant été visiblement subordonné à cette préoccupation de modelé, de coloris et d'effet. Or, une telle nature de recherches ne pouvant bien aboutir qu'à la condition de beaucoup d'études et d'observations préalables, c'est pour cela que M. Chabas s'est aussi heureusement tiré de sa curieuse et très pittoresque tentative. — Le portrait qu'il nous donne de sa jeune femme est, de son côté, de la plus élégante réussite. Le modèle eut suffi, il est vrai, à en assurer la grâce et le charme; mais je regrette de ne pouvoir en dire plus. Ne suis-je pas obligé de régler mon écriture sur l'espace qu'on m'accorde?

Dans un article précédent, j'ai eu l'occasion de parler du petit tableau de M. Vauthier, un coin de Tunis gai et vivant, tout ensoleillé. L'autre toile de l'artiste, *Bords de la Sambre*, est de bien plus larges dimensions et d'un tout autre effet : la brume grise, froide, humide, y règne sans partage. A droite la rivière; contre le quai, à un appontement, un chaland, d'autres à la file; un peu plus loin, sur le sol au milieu et se poursuivant à gauche, les bâtiments d'une usine, hauts-fourneaux et métallurgie, en pleine activité, d'où s'échappent au milieu de jets de vapeur blanche, de tourbillons de fumée noire, des éclairs et des flammes de volcan, un vrai tapage d'enfer. C'est là l'intérêt dominant du tableau où tout va bien, du reste, comme choix et assiette du site et des choses, comme peinture et coloris, sauf pourtant qu'un léger surplus de consistance sur les devants eût, je le crois, encore amélioré l'affaire.

Très bonne et utile à regarder l'esquisse de M. Lockhart, représentant la cérémonie du jubilé de la reine d'Angleterre, à Westminster. La scène est prise du chœur de la célèbre chapelle. Les parties sombres ne sont point noires, ni les claires trop éclatantes. Ensemble d'une extrême justesse où ne manquent ni le savoir, ni l'esprit.

M. Madeline a le droit de se plaindre. J'avais vu son tableau à l'atelier et ce n'est pas sans peine si je suis parvenu à le rencontrer au Palais des Machines, dans les hautes régions où on l'a si maladroitement exilé. Il est supérieur pourtant, je l'affirme, à ceux qui ont rapporté l'an passé une récompense au peintre. Le pittoresque du point de vue, la succession intelligente des plans, la petite rivière circulant, étroite, dans une gorge profonde, la répartition des clairs et des ombres, la couleur, qui remarquera cela à distance pareille?

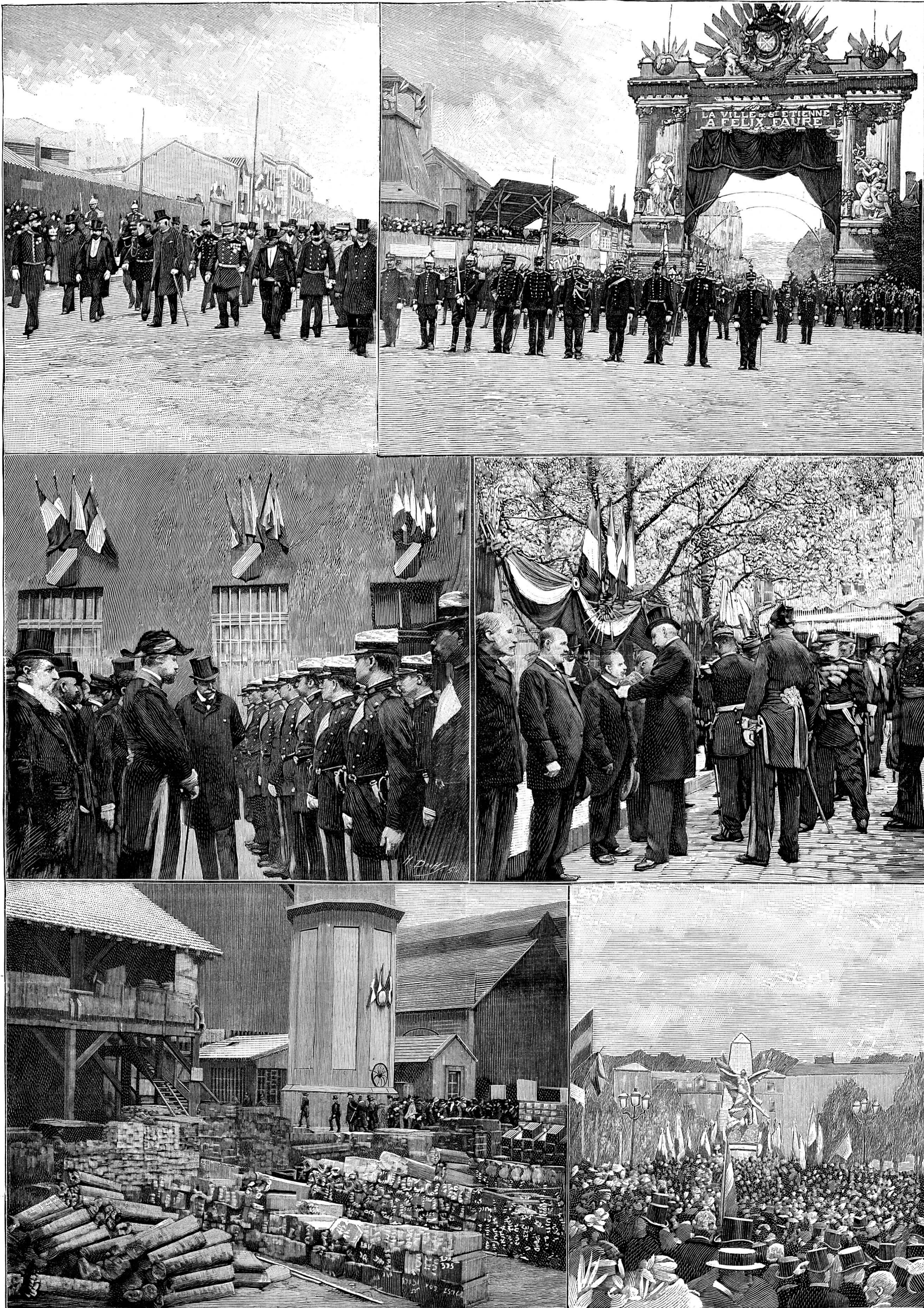
« Eh! là-bas! vous autres, un coup de main, donc, bon Dieu! » clame l'homme de la mer que Mme Demont-Breton nous montre debout sur la plage, de face, des poissons en tas à ses pieds. Nul geste; les bras ballants, il hele de loin des gars à terre, qu'on ne voit pas étant hors du cadre. Derrière lui la mer passablement mauvaise et une chaloupe dont on amène la grand'voile rousse; des compagnons sortent du bateau à demi échoué, chacun portant sa part de pêche. Au ciel rien que des nuages épais d'averses. Dans ce tableau Mme Demont fait voir comme elle sait d'un pinceau viril, nourri d'étude et de raison, relever un sujet humble en soi, auquel, outre le prix de l'exécution, nous retient sans artifice de métier l'intimité grave, très grave du sentiment.

Plus restreint en surface, le second ouvrage de l'artiste est fort souriant, au contraire.

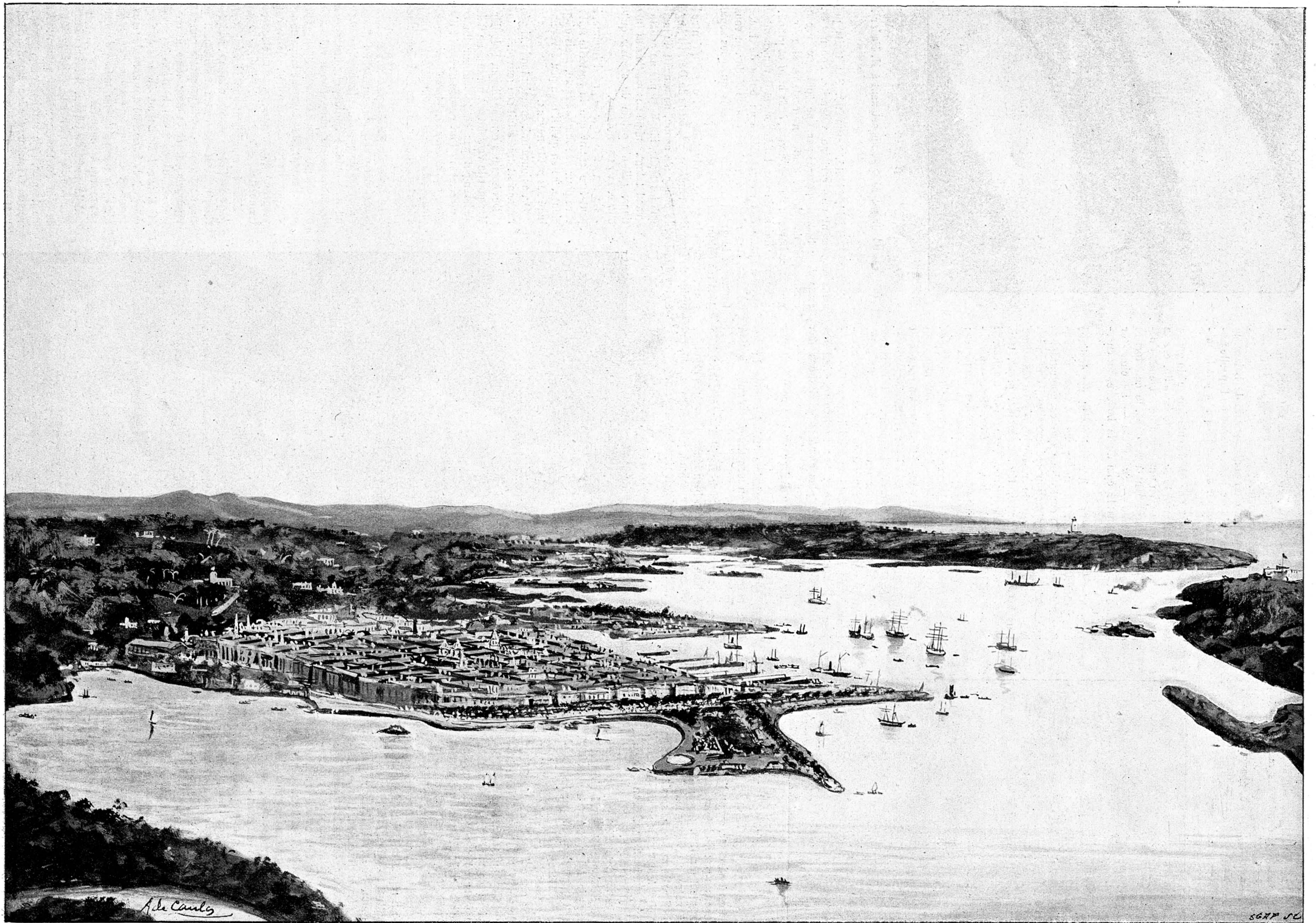
Cette fillette nue qui se lance à la nage dans la vague bleue et claire, frangée d'écume, est charmante de confiance ingénue et de naïf contentement. Le programme était circonscrit, mais il eût été difficile de le remplir avec plus de succès. Le dessin du joli visage, du torse gracieux, des bras; le modelé souple et uni qui ne trahit nulle part la peine, la température fraîche et tendre de la couleur, l'attitude instantanée de la figure font de ce tableau un des meilleurs de Mme Demont-Breton. Nous savions tous Mme Demont-Breton un excellent peintre. Son exposition de cette année en donne, victorieusement, des preuves authentiques et nouvelles.

OLIVIER MERSON.

(A suivre.)



1. En route pour les usines. — L'arrivée. — 2. Visite à l'École des Mines. — Distribution des médailles aux mineurs. — 3. Visite aux Forges et Aciéries. — L'inauguration du monument érigé en l'honneur des combattants de 1870.



Ensenada de l'Ingles.

Hôpital.

La ville.

Ensenada de Cannao.

Cayo Loco.
Punta Arenas.

Cayo Carenas.
Punta Ladrillos.

Entrée du port.
Ch. N.-D. des Anges.

LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — LE PORT DE JAGUA ET LA VILLE DE CIENFUEGOS. — (Dessin de notre correspondant, M. DE CAULLA.)

Les Monuments de Balzac

Que ce pluriel ne semble pas singulier dès l'abord et, avant que de poursuivre, donnons la raison pour laquelle nous l'employons.

Il a été, à notre connaissance, ébauché, préparé, présenté ou commandé cinq bustes ou statues destinés à perpétuer le souvenir de l'auteur de la *Comédie humaine*



M. RODIN.

et nous tenons à adresser, avant d'aller plus loin, nos plus sincères excuses aux sculpteurs que nous pourrions bien involontairement omettre.

Done, à notre connaissance, cinq artistes de talent auxquels le titre de maître ne serait même pas marchandé, se sont attelés à cette tâche visiblement laborieuse d'immortaliser Balzac par le bronze ou par le marbre.

Le premier en date n'est pas de notre génération. Il s'appelait David d'Angers et son souvenir lui a survécu sous la forme d'un hommage rendu par la postérité à son réel talent.

Eh bien, disons-le sans ambages. C'est ce maître disparu qui est la cause initiale, directe, de toutes les discussions artistiques, de toutes les interprétations différentes qui se sont développées autour des monuments projetés pour Balzac, car c'est lui, c'est David d'Angers qui a créé le malentendu.

Il est facile de nous répondre qu'on a beau texte pour critiquer un mort; que s'il était là il répondrait, il réfuterait victorieusement, il se défendrait.

Eh bien non. Si David d'Angers était là, il nous donnerait raison. Il reconnaîtrait être l'auteur du malentendu que nous déplorons aujourd'hui et ses explications, pour être loyales et motivées, ne seraient jamais des justifications.

Pourquoi? Parce que notre génération, à de bien rares exceptions près, n'a pas connu Balzac. Balzac est mort en 1850; ce ne sont donc que les quelques jeunes gens de quinze ans, aujourd'hui presque septuagénaires, qui peuvent se souvenir, après un demi-siècle, de la physionomie du grand écrivain.

Et on reconnaîtra avec nous qu'un demi-siècle estompe cruellement les souvenirs.

Mais s'il nous fallait renoncer à cette source de renseignements, les artistes de l'époque pouvaient nous servir. Que nous ont-ils légué?

Quelques mauvaises lithographies peu ou point exactes et qu'il convient d'écartier. Si on tient compte que, même actuellement, ce procédé trahit irrespectueusement la ressemblance des personnalités les plus connues, que dire des lithogra-

phies sans nombre dont les cartons des marchands d'estampes sont garnis et qui représentent les personnages de l'époque romantique sous les aspects les plus dissemblables.

Mais deux documents consciencieux ont survécu. Le premier est un daguerréotype, cet ancêtre de la photographie, le second un buste.

Le daguerréotype est d'un contemporain de Balzac, le photographe Nadar, Nadar père, comme on l'appelle aujourd'hui pour le distinguer de son fils qui a pris la succession de sa maison.

Ce daguerréotype est une saisissante image du grand écrivain; on l'a surnommé le Balzac à la bretelle, car le maître y est représenté en une tenue passablement négligée, la chemise largement échancrée, le cou fort et découvert, une bretelle — une seule — attachée sur l'épaule droite et, dans le coin de la bouche, un cure-dents.

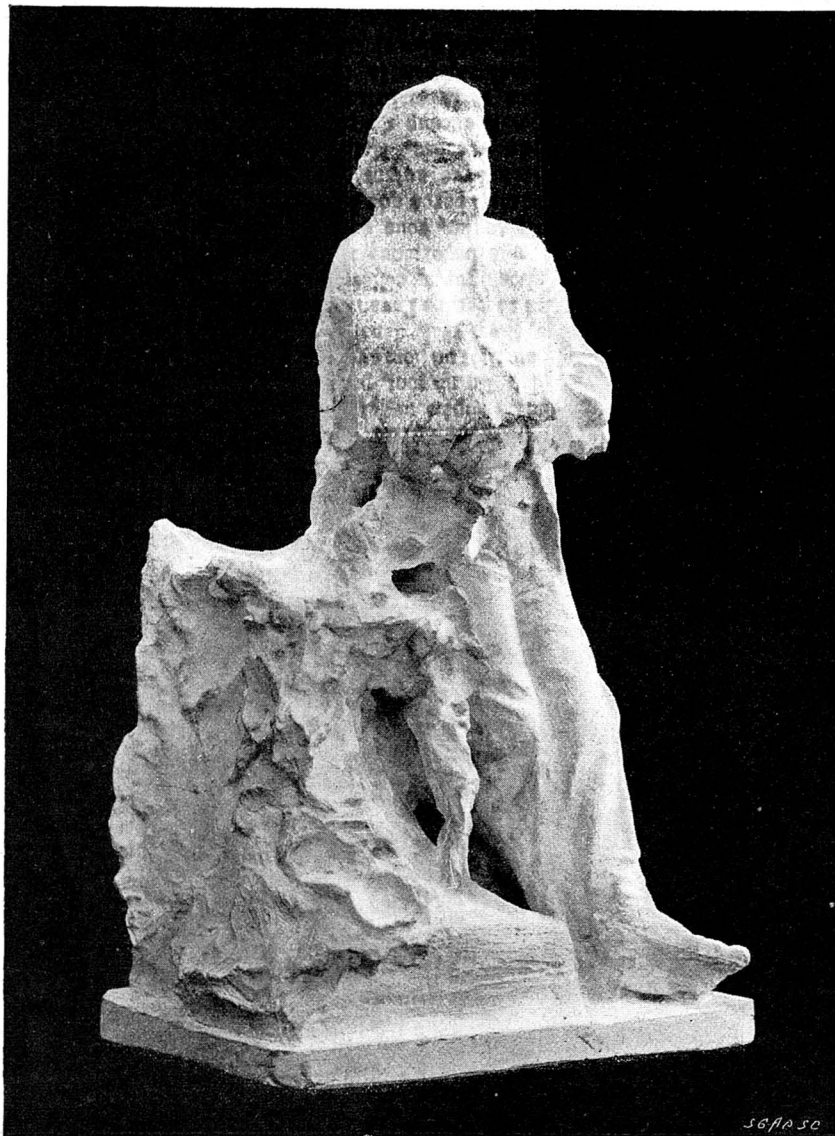
Cette pose familière n'était certainement pas destinée à la publicité, mais par cela même elle est vraie, c'est-à-dire exempte de cette contraction que les photographes appellent la pose, contraction qui constitue la négation la plus expressive de toute ressemblance en classant tous les sujets en buste, tête, ensemble, profil, trois quarts face, demi trois quarts. Mélangez et n'agitez ni jambes ni bras, regardez bien en face, pincez-vous légèrement les lèvres, vous pouvez battre des paupières; attention. Un, deux, trois. C'est fait.

Voilà comment procèdent encore la plupart de nos praticiens célèbres; étonnez-vous alors de la jolie collection de têtes à massacres, de physionomies contractées et anxieuses qu'en des cadres soi-disant artistiques les célébrités du collodion étalent complaisamment sous les portes cochères! Mais le père Nadar avait déjà, au delà de 1850, entrevu la vérité, par la rupture de toutes ces conventions absurdes. Et il avait été un peu loin pour l'époque: jusqu'à la bretelle solitaire et le col échancré. C'est une audace qui lui vaut les plus chaudes félicitations des vrais artistes.

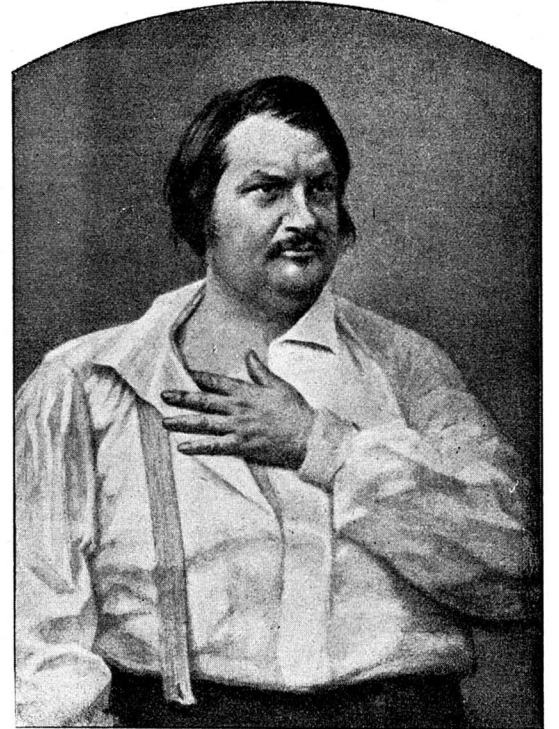
Par lui nous avons un Balzac vrai et ce n'était pas inutile.

Mais cette épreuve rarissime était inconnue du public; notre publication en constituera la vulgarisation tandis qu'avant?

Avant, on avait le buste de David d'Angers. Buste bien terminé, bien orné, trop bien léché. Buste très régulier, représentant un monsieur soigné, peigné, pommadé, ordonné; eh bien, Balzac n'était rien de tout cela.



PREMIER PROJET DU MONUMENT DE BALZAC PAR RODIN.



BALZAC

(d'après un daguerréotype appartenant à M. Nadar).

Balzac était laid, édenté, tourmenté. Ses traits puissants respiraient une certaine vulgarité. Son nez était camard, sa bouche torturée par une souffrance presque continuelle des dents. Seul son front, ce siège de la pensée, ce berceau de ses œuvres, était beau et grand.

Voyez le Balzac de David d'Angers et il vous semblera qu'on a ajouté des moustaches à un buste de Leconte de Lisle. Regardez le daguerréotype de Nadar, et vous y trouverez le grand écrivain dont seuls quelques septuagénaires ont pu garder le souvenir.

Or, comme le daguerréotype ne se trouvait qu'entre les mains de favorisés, tandis que le buste de David d'Angers était vulgarisé, le public n'a connu, ne connaît du maître que les traits, idéalisés par un artiste de grand talent, animé des meilleures intentions, qui n'a oublié de soigner qu'une chose, la ressemblance.

En son culte pour le grand homme, il a peut-être craint que la postérité soit sévère pour une image exacte, mais disgracieuse, ce en quoi il a un peu sévèrement jugé ses petits-neveux.

Or, aujourd'hui, le malentendu si généreusement créé a fait son œuvre.

Des hommes comme Chapu, Falguières, Marquet de Vasselot ont pensé à un Balzac qu'ils n'ont pas eu le bonheur de connaître, et sur l'impression de David d'Angers, ces artistes ont ébauché des œuvres pleines de poésie et de talent mais qui s'écartent forcément de la ressemblance matérielle.

Le buste de M. Marquet de Vasselot est consciencieux quant au nez; l'ébauche remarquable que M. Falguières établit en un après-midi, et que des circonstances indépendantes de notre bonne volonté ne nous ont pas permis de reproduire, représente l'auteur de la *Comédie humaine* assis sur un banc, aux Jardies, dans cette propriété qui fut plus tard la demeure de Gambetta.

Enfin le monument que la Société des gens de lettres commanda au sculpteur Chapu, avait été conçu habilement par ce grand artiste, et la maquette que nous reproduisons ici et dont nous devons la communication à son heureux détenteur, M. Edouard Montagne, le très distingué délégué de la Société des gens de lettres, fera regretter qu'une mort prématurée n'ait pas permis à son auteur de mener son œuvre à bonne fin.

A la mort de Chapu, il fut un instant question de confier au sculpteur Mercié le soin de terminer le monument. Mais ce dernier, déjà surchargé de travail, se récusa. C'est alors que l'on choisit M. Rodin.

M. Rodin, on le sait, est de la Société du Champ-de-Mars. C'est un esprit indé-

pendant en même temps qu'un artiste d'une conscience scrupuleuse et d'une probité artistique au-dessus de toute atteinte. Il serait par conséquent tout à fait déplacé de le supposer capable d'une plaisanterie.

M. Rodin a vu Balzac comme il l'a rendu. Sa conception n'est pas celle de tout le monde, il a pu se tromper lui-même, mais il est sincère et vrai. On ne saurait refuser à cette œuvre si discutée une grande puissance. Certainement son auteur est un adversaire résolu du convenu. On sent qu'il rêve un monument comme nous n'avons pas l'habitude d'en voir sur nos places publiques, et ce sentiment qui est en opposition si vive avec l'esprit routinier de notre génération qui ne veut pas voir en art ce que reflètent nos yeux, mais bien ce qu'il est admis que doit être un tableau, un monument, avec des tons, des nuances, des gestes consacrés par l'usage et la tradition de plusieurs générations prudhommesques, ce sentiment, disons-nous, peut être discuté mais a droit au respect des gens sérieux, à quelque école artistique ou littéraire qu'ils appartiennent.

Que ceci ne soit pas considéré comme une défense de M. Rodin. L'auteur du Balzac du Salon de 1898 est de ces hommes qui savent se défendre tout seuls. Nous n'émettons qu'un regret. C'est que le public n'ait été admis à contempler que l'œuvre de plâtre, l'ébauche, comme l'appellent un peu cruellement ses détracteurs. Il est hors de doute que si, au lieu et place de cette œuvre forcément grenue, on avait eu sous les yeux un marbre artistement fini, fini comme M. Rodin sait finir, c'est-à-dire avec ce souci des détails qui donne de la nuance à un pli, de l'expression à un muscle, ainsi que le prouve surabondamment son *Baiser* si vrai, si simple et pourtant si consciencieusement travaillé, on aurait emporté de cette œuvre une tout autre impression.

Pour prouver la conscience que l'artiste a apportée à son travail, nous donnons l'ébauche d'une autre pose qu'il avait un moment songé à donner à son héros. C'est à notre sympathique confrère M. de Braisnes que nous devons communication de cette première étude.

Ici M. Rodin avait sacrifié la robe de chambre qui a fait tant crier. Il admettait le pantalon et son Balzac était debout, près d'une table où se trouvaient amoncelés des documents divers. Sa main droite froissait un manuscrit. La tête ébauchée est restée inachevée, soulignant d'arêtes vives sa puissante ossature.

Allons tout de suite au-devant d'une réflexion dont nos lecteurs n'auront pas la primeur. Ce Balzac ressemble furieusement à un homme politique contemporain et qui est mort il y a bien peu de temps. C'est tout le portrait de Tony Révillon. En effet, cette ressemblance existe, mais souvenons-nous de ce qui précède.

C'est une ébauche rudimentaire que nous donnons. La tête n'est pas finie; cela prouve simplement que Tony Révillon et Balzac avaient un masque qui présentait des points de ressemblance, ressemblance que la disposition des chairs détruisit totalement. Un autre de nos contemporains, sous sa barbe blanchie rappelle l'auteur de la Comédie humaine, c'est le héros de la semaine au Salon, Henner, le peintre célèbre qui vient de remporter la médaille d'honneur.

La Société des gens de lettres a décidé qu'elle : « ne reconnaissait pas l'image de Balzac dans la statue de Rodin ». Après ce que nous avons dit plus haut, c'est peut-être aller un peu loin; combien parmi les membres du comité qui ont pris cette



PROJET DE MONUMENT DE BALZAC, PAR CHAPU.



LE MONUMENT DE BALZAC PAR RODIN (Salon de 1898).

décision, il y a-t-il de sociétaires qui aient réellement connu Balzac? L'un d'eux à l'issue de la séance consacrée à cette décision disait à un de nos confrères :

« M. Rodin est un grand artiste, et un grand artiste original. Il a conçu une forme d'art nouvelle. Devons-nous en essayer les plâtres? Que vaut sa formule? elle est peut-être sublime; on le saura dans trente ans. Aujourd'hui elle semble simplement ridicule. On lui demande un portrait. Il conçoit un personnage qui passe pour être l'auteur, mais cet auteur a le portrait de son œuvre. Balzac c'était Balzac; pas du tout : c'est pour M. Rodin le père de la *Comédie humaine* et dès lors Balzac ressemble à sa comédie humaine synthétisée dans un homme qui a la lèvre dédaigneuse et les yeux perçants. M. Rodin a accepté la décision quoique ses droits soient absolus, et il s'est prononcé en ces termes sur le différend :

« Je suis pauvre et cette décision est un désastre évident pour moi. Je pourrais, pour défendre mes intérêts matériels, engager un procès. Je le gagnerais, mon traité est formel. Mais j'éviterai les ennuis du procès. D'ailleurs, la chose va être facilement réglée. On m'a offert d'acheter cette statue. Je vais la vendre... si je m'y décide. Et il en sera fini de toute discussion d'affaires.

« Défendrai-je mon art? Je n'ai qu'à dire : il est sincère. Je suis condamné par les habitudes et les préjugés. On est accoutumé à une représentation photographique de la vie banale et plate.

« Je cherche à réagir contre cette interprétation servile et médiocre. Et j'ai le grand honneur et la grande joie de sentir que je suis compris de quelques artistes, qui me suivent, qui me défendent, qui m'aiment. J'ai pu me tromper dans mon Balzac, quant à certains détails; mais je crois à la vérité du principe par lequel je l'ai conçu, exprimé — et tel que je l'ai senti. Ce n'est pas de la sculpture commerciale. Mais n'en voilà-t-il pas bientôt assez de ces images vulgaires basement imitatrices de la réalité, ou qui, plutôt, croyant traduire la réalité, basement la trahissent?

« Pour les bourgeois de Calais, pour le Hugo, pour la porte du Dante, pour toute mon œuvre, dans la mesure de mes forces j'ai réagi contre de tyranniques tendances. Je ne crois pas m'être trompé. Mais qui le dira sinon le temps? J'ai la foi. Je pourrais caresser le succès du jour, comme beaucoup. Mon idéal est candidat de l'avenir. »

Actuellement un comité qui fonctionne, s'occupe de recueillir des fonds pour acheter à M. Rodin la statue qu'il a conçue afin qu'elle ne disparaisse pas dans la galerie d'un amateur. Nous reverrons donc l'œuvre définitive avec quelques retouches que l'artiste était du reste décidé à exécuter avant que la critique ne se soit livrée à cette bataille si acharnée dans les deux camps.

Des recherches ont été faites pour retrouver les héritiers ou descendants de Balzac. Balzac ne laissa pas d'enfants, mais compte comme petits-neveux et petites-nièces : Notre excellent et sympathique confrère Dubamel-Surville de *l'Éclair*, Mme Pierre Carrier-Belleuse, femme du peintre distingué, et M. Edgard de Saint-Pierre de Montzaigle, membre de la Société nationale des Beaux-Arts.

On voit que les descendants du célèbre écrivain savent de qui tenir; ils appartiennent tous au monde des lettres ou des arts.

LÉON DE MONTARLOT.

La Fête des Fous et de l'Ane

(Photographies de la Maison Eug. Pirou, 5, boulevard Saint-Germain.)

Les étudiants ont voulu cette année ressusciter la fête populaire voire populacière du moyen âge : la fête des Fous et de l'Ane. Leur tentative a réussi à plein succès et dimanche dernier le quartier Latin a paru tout bariolé, pittoresque, moyen âgeux.

Vers midi et demi se réunissaient près du bal Bullier, les figurants du cortège. A une heure le défilé commençait. C'étaient la prévôté, puis les fous, et sur son âne, le pape des fous, qui n'était autre qu'une des plus jolies filles du quartier Latin, enfin l'université ; et, pour terminer, la troupe houleuse des truands de la cour des Miracles, tous rians et criants autour de la Esmeralda.

On aurait pu vraiment souhaiter un cortège plus imposant et plus nombreux, de costumes plus riches et de plus grand effet, mais on ne pouvait en souhaiter de plus franchement gai et agréable.

Après avoir suivi les principales rues et les principaux boulevards du quartier, le cortège a fait son entrée triomphale, comme disait le programme, dans la kermesse du Panthéon, au son victorieux et retentissant des trompettes.

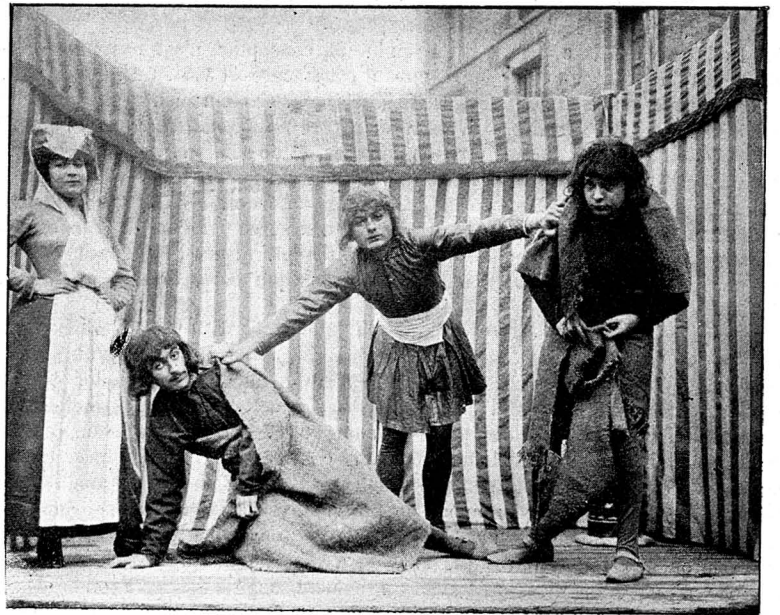
Au-dessus de la porte d'entrée de la kermesse, dans une façon de rosace, la face tourmentée, hideuse d'un Quasimodo, grimace. Dans l'intérieur, sur des tréteaux et des estrades, des charlatans, des bateleurs, des sorciers *bonimentent*.

Voici un charlatan en grande robe noire, chamarrée d'or, décorée de figures d'animaux bizarres. Il a le long chapeau pointu, le chapeau traditionnel. Vendeur de quelque orvietan ou de magique panacée, il vante à grand éclat de voix, à grands gestes, à grands virements d'yeux comiques son remède mirifique. Tout près de lui un bateleur fait danser des marionnettes au son aigu du flageolet. Il chante ensuite une sorte de complainte explicative.

A côté du bateleur est une baraque sur la porte de laquelle sont en grosses lettres les mots : *Magie noire*.

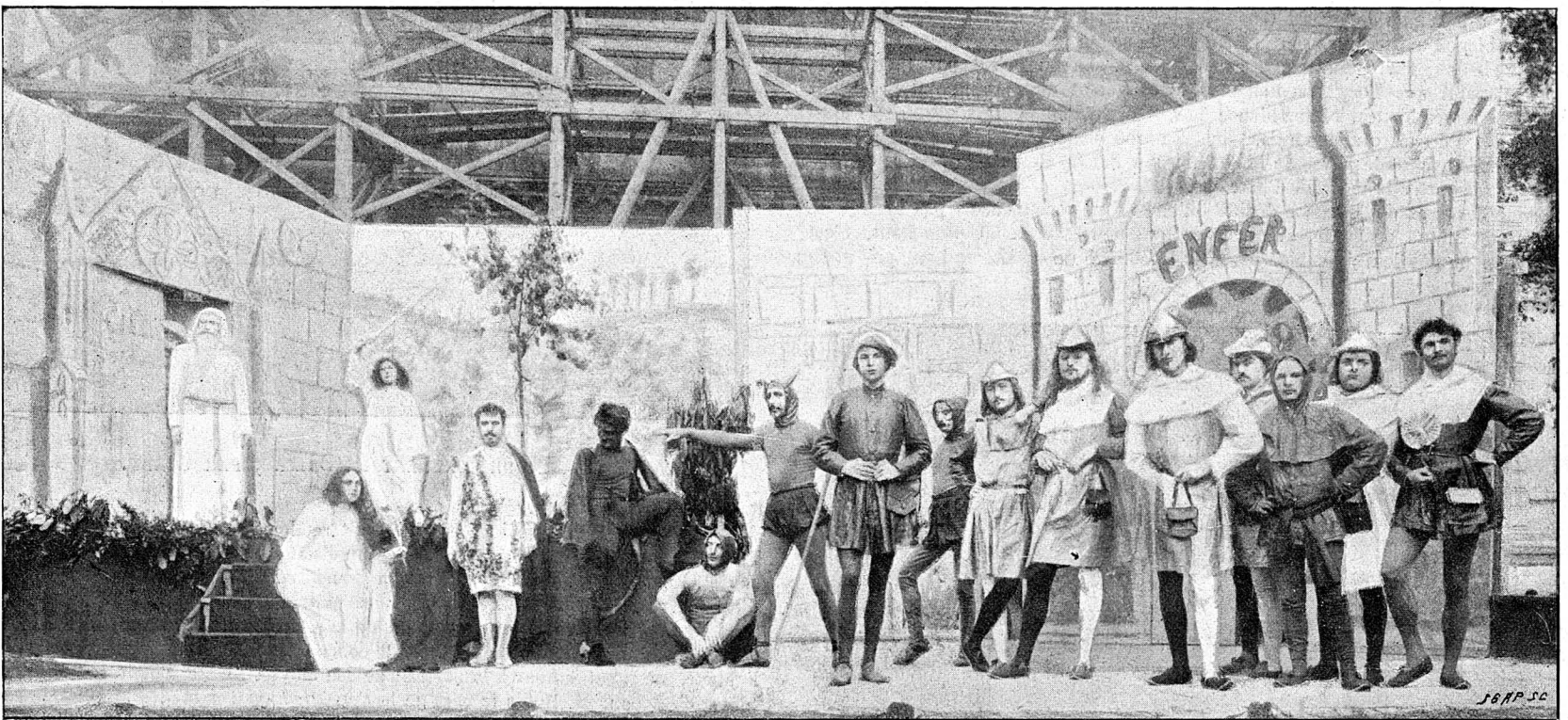
Devant la porte un diable, en costume rouge hurlant, harangue la foule.

Et tout à l'heure, à l'intérieur, le prince du sortilège se livrera à une série d'ex-



LA FARCE DU PASTÉ.

périences de magie et de haut escamotage : il escamotera des verres, des bouteilles, et des têtes de morts, des chaises et des tables et, pour finir, il s'escamotera lui-même



LE MYSTÈRE D'ADAM.

Plus loin c'est une sorcière prédisant de choses toujours heureuses. Puis c'est le tir à l'arbalète. Et c'est encore sur des tréteaux des représentations de farces et des harangues impossibles, et de jolies marchandes de bibelots souvenirs de la fête.



LA FARCE DE MAITRE MIMIN.

Sous une grande tente la foule s'empresse à écouter les chansonniers des Noctambules, le cabaret artistique du quartier latin. Et les chansonniers patriotiques, sentimentaux, ironiques, humoristiques ou rosses, présentés par le vibrant et chevelu Marcel Legay, obtiennent un grand succès.

La kermesse est animée, pleine de vie, d'entrain, de belle humeur et de rire copieux. C'est vraiment la Fête des Fous. C'est aussi celle du seigneur Ane. Il est partout (sans méchante allusion) sur toutes les baraques, dessiné. Il est même sous la forme appétissante de saucissons tout brillants de leur enveloppe de papier d'argent.

Mais tandis que sur la place du Panthéon haranguent et chantent bateleurs et magiciens, moines et chansonniers, sur la place de la Sorbonne a lieu la représentation de la farce du cuvier et du mystère d'Adam.

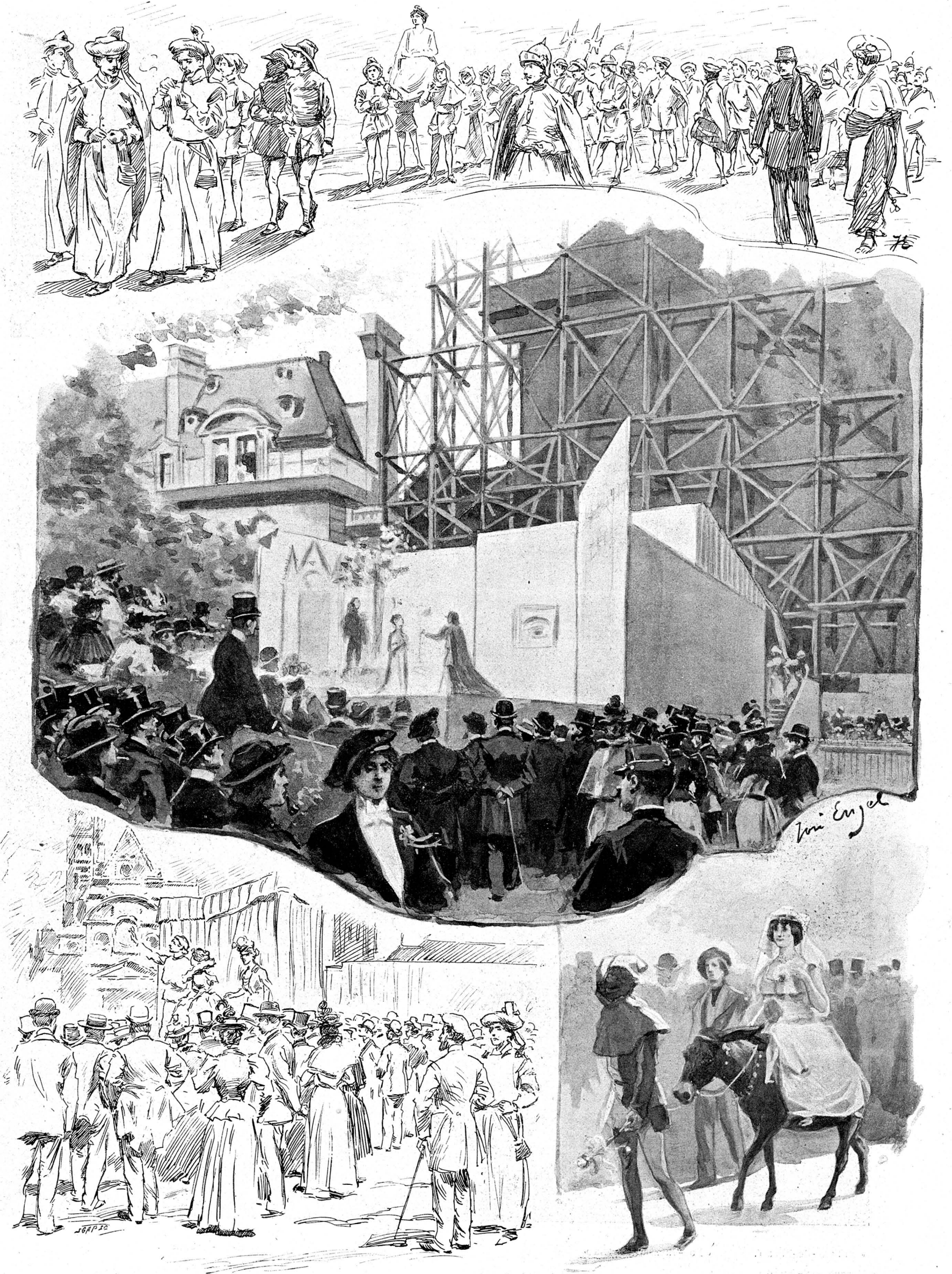
La scène est en plein air, devant sur les gradins de l'amphithéâtre, les spectateurs se pressent, la foule est grande sur la place de la Sorbonne et de nombreux curieux regardent des fenêtres des maisons voisines.

La farce du cuvier a été jouée très habilement par M. Marquy, M^{lles} Bianget et Batyl. Cette dernière a su donner une grande originalité à son rôle.

Mais le mystère d'Adam a surtout été intéressant et vraiment a été la partie la plus remarquable et la plus remarquable de la fête. M. Max a été un Satan merveilleux. Il a su mettre dans ce rôle beaucoup de vie de caractère, l'air presque bon enfant, sourieur, insinuant et habilement tentateur. Mlle Nau a été une Eve délicieuse ; peut-être l'air un peu pervers même avant le péché, mais si blanche, si blonde et si sourieuse. Le soir comme au quatorze juillet ou aux fêtes de village, on a dansé dans la rue aux sons d'un orchestre presque suffisant. La fête a recommencé lundi semblable à la veille, aussi belle d'enthousiasme et le quartier a repris son aspect habituel peu moyenâgeux, presque insignifiant.

La tentative des étudiants était intéressante, elle mérite d'être reprise et sûrement elle le sera. Alors nous pouvons être sûrs que plus habiles d'une première expérience, les organisateurs de la prochaine fête nous donneront cette fois, avec le même entrain et la même gaieté, un spectacle plus complet, plus varié, plus original et plus intéressant encore.

JULES LAFFORGUE.



1. Le Cortège. — 2. Le Mystère. — 3. La Parade. — 4. Le Fou et l'âne.



« Antonio-de-Ulloa »,
« Marques-del-Duero ».

« Don-Juan-de-Austria ».

« Reina-Cristina ».

« Boston ».

« Raleigh ».

« Baltimore ».

« Petrel ».

« Olympia ».

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ. — LA BATAILLE NAVALE DE CAVITÉ. — L'AMIRAL MONTJO ABANDONNE LA « REINA-CHRISTINA » EN FLAMMÉS POUR TRANSPORTER SON PAVILLON SUR L'« ISLA-DE-CUBA ». — (Dessin de M. BRUN.)

NOS GRAVURES

Henner. — En décernant la médaille d'honneur du Salon de 1898 au peintre Henner, la Société des Artistes français a tout simplement ratifié le jugement des gens de goût rendu depuis longtemps.

La nouvelle de cette haute distinction un peu tardivement attribuée a plutôt surpris. Comment? Elle n'avait donc pas été décernée à ce maître qui a su d'une seule gamme de couleur tirer de si parfaits chefs-d'œuvre?

Après les récompenses officielles du Gouvernement, après l'Académie des Beaux-Arts qui ouvrit largement ses portes à Henner il y a près de dix ans, la sanction suprême décernée aujourd'hui ne peut être considérée que comme une consécration; presque la réparation d'un oubli.

Jean-Jacques Henner est un Alsacien; né à Bernwiller, il était prix de Rome en 1858; il y a plus de quarante ans. Médaillé en 1863, 1865, 1866, il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1873 et fut promu officier en 1878.

Il ne nous appartient pas en ces quelques lignes de juger le bagage artistique de ce travailleur infatigable.

Sa dernière manière, celle qui a servi de prétexte à la haute distinction décernée cette année, *Le Lévit d'Éphraïm et sa femme morte* se distingue sensiblement de ses œuvres vulgarisées. On sent que le maître a voulu faire autrement et il a réussi comme il réussissait si bien en sa note favorite.

Pour nous, qui ne pouvons allier son nom qu'à ces délicats et exquis profils féminins aux tons roux vénitiens qu'il excella à rendre, il semble que le souvenir de sa manière se perpétuera davantage en cette note, à la fois



HENNER, DESSINÉ PAR LUI-MÊME.

si simple et si poétique, que dans des compositions certainement heureuses, mais nécessairement plus chargées, et pour cela différentes.

M. Henner a bien voulu, sur la demande du *Monde Illustré*, dessiner lui-même son portrait, et nous sommes heureux que cette œuvre unique du maître profite à nos lecteurs qui lui sauront certainement gré de cette toute gracieuse attention.

NOËL NOZÉROY.

Beaux-Arts : *Crépuscule : Nocturne à deux voix*,

tableau de M. Henri Vollet. — Il y a infiniment de charme et de fantaisie dans cette originale composition, qui nous montre en un décor très doucement éclairé, deux jeunes musiciennes d'une grâce exquise et d'une élégance raffinée.

Sans doute, — et la guitare que tient l'une d'elles en est la preuve, — chantent-elles quelque-une de ces « romanceros » d'Espagne, empreints de passion et de mélancolie, et dont les rythmes bizarres sont encore soulignés par la résonance particulière de l'instrument qui les accompagne.

Surtout, le geste de la chanteuse qui tient le bras levé et semble marquer la mesure, est tout à fait heureux, et il communique à ce joli

tableau de genre un mouvement imprévu, qui est une vraie trouvaille.

Le voyage du Président de la République, à Saint-Étienne. — Fidèles à notre coutume qui consiste à noter chaque déplacement du chef de l'Etat, nous donnons aujourd'hui quelques documents illustrés dus à notre envoyé spécial et pris par ses soins au cours du rapide voyage effectué ces jours derniers dans la Loire par M. Félix Faure.

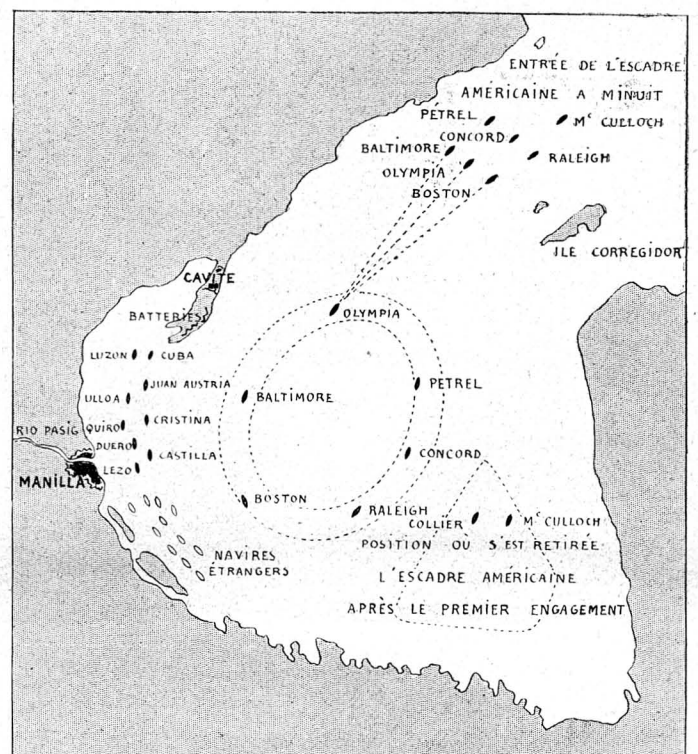
Le programme de ces excursions officielles étant toujours similaire, à bien peu d'incidents près, et celle-ci ne s'écartant point écartée de l'uniformité habituelle, nous pensons suffisamment renseigner nos lecteurs en notant, par quelques photographies instantanées, les principales étapes du séjour à Saint-Etienne.

La guerre hispano-américaine. — Nous poursuivons notre histoire de la guerre avec quelques illustrations relatives aux derniers évé-

nements et nous les complétons avec un plan de Santiago-de-Cuba, le point où se concentre actuellement tout l'intérêt de la campagne, et un plan de la bataille de Cavite (Philippines), où les Espagnols essayèrent leur première et si décourageante défaite, au début des hostilités. On pourra se rendre compte ainsi de la manœuvre exécutée par la flotte américaine dont les navires après avoir forcé la passe, défilèrent successivement, et par trois fois, devant les navires espagnols, se rapprochant chaque fois davantage et les criblant de projectiles. Ils avaient ainsi l'avantage de leur mobilité, tandis que les Espagnols leur offraient une cible facile et certaine.



PLAN DU PORT DE SANTIAGO.



PLAN DE LA BATAILLE DE CAVITE.

LA SEMAINE SCIENTIFIQUE

ET INDUSTRIELLE

La science : Les verseurs hermétiques de M. de Sennevoy : bouchage hermétique; garantie d'authenticité des liquides et d'altérabilité à l'air : le flacon-obus, le vaporisateur, la lampe de pétrole : applications à l'enseignement scientifique.

Les applications : La petite machine magnéto-électrique : l'alternatif et le continu; différences de réactions physiologiques: le principe des alternateurs. — Les jardinières instantanées de M. Ch. Paris.

LA SCIENCE

M. le baron R. Personne de Sennevoy vient de résoudre un problème à la fois scientifique et pratique dont l'énoncé est fort paradoxal : il a imaginé un récipient rempli de liquide et fermé de manière si hermétique qu'on peut le vider totalement ou en partie sans y laisser rentrer une bulle d'air et à plus forte raison sans pouvoir y introduire une goutte d'un liquide étranger quelconque.

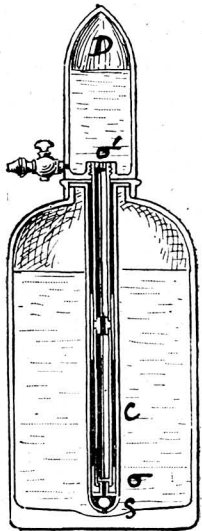


Fig. 1. — Le verseur hermétique de M. de Sennevoy. Flacon-obus.

L'appareil consiste essentiellement en un tube-pompe adapté par des joints hermétiques à un flacon de verre épais. Le cylindre de cette pompe foulante est un tube C plongeant jusqu'au fond du récipient et fermé en bas par une petite boule S plus dense que le liquide et faisant office de soupape. Le piston est un tube métallique creux muni en σ d'une soupape d'admission, en σ' d'une soupape d'émission : ces soupapes sont deux languettes en parchemin. Le liquide ne peut sortir qu'en passant par le cylindre de la pompe : quand on soulève le piston, le cylindre s'emplit. Ceci ne se produit

pas par aspiration puisque, le récipient étant supposé parfaitement rempli, la pression atmosphérique n'y existe pas : mais, en s'éloignant de l'orifice inférieur du cylindre, le piston fait le vide derrière lui, cela permet au liquide d'y pénétrer par son poids : le cylindre et le récipient sont simplement des vases communicants. Quand au contraire le piston se rapproche du fond du cylindre, il comprime le liquide, car celui-ci rencontre la petite sphère S et alors la soupape d'admission σ se soulève.

L'appareil, tel que nous venons de le décrire, constitue un *verseur hermétique* que l'on peut rendre inviolable en apposant des cachets de garantie sur le bouchon à vis qui fait adhérer, par l'intermédiaire d'un rebord de

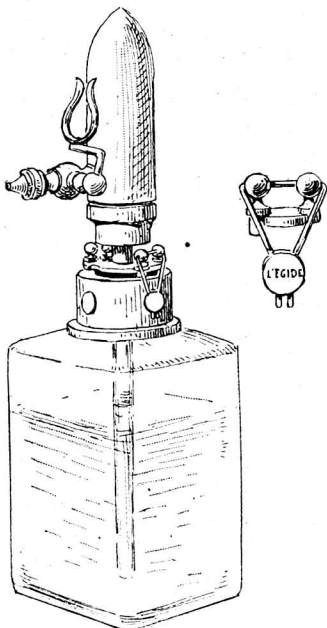


Fig. 2. — Le pulvérisateur hermétique.

caoutchouc, le tube-pompe sur le goulot de la bouteille.

Notre figure 1 représente le *flacon-obus*. Au lieu de faire passer directement le liquide à l'extérieur, on peut

l'emmagasiner sans pression dans la cloche D qui surmonte la bouteille : quand la pression voulue est obtenue, on peut ouvrir un bec de pulvérisation. C'est alors le *pulvérisateur hermétique* (fig. 2), plus puissant et plus solide que tous les pulvérisateurs à poire de caoutchouc ou à pompe.

Notre figure 3 représente une autre application qui sera très goûtée des pétroliers. Des épiciers plus soucieux de leur gain que de l'authenticité de leurs marques introduisent parfois dans un bidon, de saxoléine, par exemple, un pétrole plus ou moins odorant, coloré et fumeux. Le bidon transformé en récipient inviolable grâce à l'addition d'un verseur hermétique cacheté peut recevoir une lampe qui brûle, pour cinq litres, cent heures durant. Lorsque le bidon est vide, on revisse la lampe sur un autre bidon : plus de transvasement de liquide.

Pour tous les liquides qui s'oxydent à l'air (révélateurs photographiques, parfums, etc.), l'invention ingénieuse de M. de Sennevoy s'impose : le flacon-obus peut même servir de machine pneumatique et de compresseur en une foule d'expériences de cours. C'est la Société

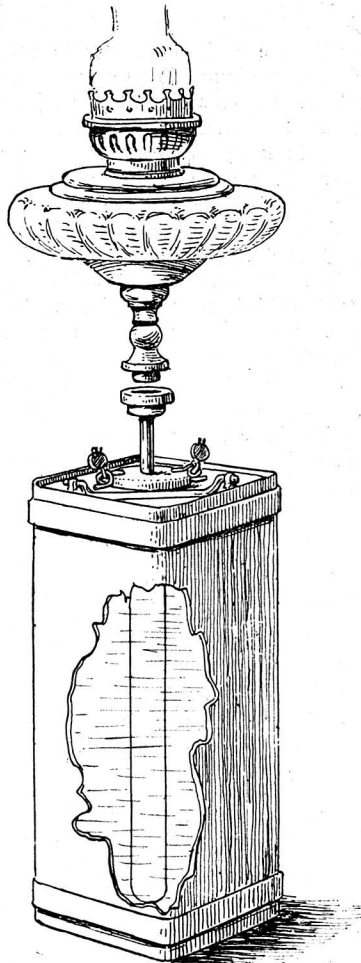


Fig. 3. — La lampe de pétrole hermétique.

Egide, 63, rue Taitbout, qui exploite les multiples formes du verseur hermétique.

LES APPLICATIONS

Voici un jouet qui est un véritable appareil scientifique : c'est une petite machine magnéto-électrique : elle se trouve chez M. Bertrand, 49, rue de Hauteville. On ne saurait trop répandre par le bon marché les appareils scientifiques : c'est œuvre d'excellente et efficace vulgarisation. Les expériences que chacun peut répéter sont autrement intéressantes que celles dont on lit la description dans les meilleurs articles : elles déterminent des vocations précieuses et, d'ailleurs, elles sont souvent amusantes.

Le petit instrument que nous figurons (fig. 4) est un générateur de courants alternatifs, c'est-à-dire de courants alternativement dirigés dans un sens et dans le sens contraire. Le sens du courant ce n'est pas une chose que l'on perçoit comme le sens d'un mobile qui visiblement avance ou recule : c'est chose que l'on détermine par l'action qu'exerce ce courant sur une aiguille aimantée : l'aiguille est déviée dans un certain sens quand le courant circule dans un sens déterminé et l'on convient d'appeler direct le sens du courant qui à l'extérieur va du pôle positif au pôle négatif d'un générateur quelconque. L'aiguille est déviée dans un sens contraire quand le courant circule dans le sens inverse : elle ne bouge point quand elle est sollicitée par des courants alternativement de sens contraire.

Cette petite machine fait immédiatement ressortir un fait qui a révolutionné l'industrie : la transformation de

l'énergie mécanique en énergie électrique. Si vous tournez la petite manivelle m, vous recueillez aux manettes M

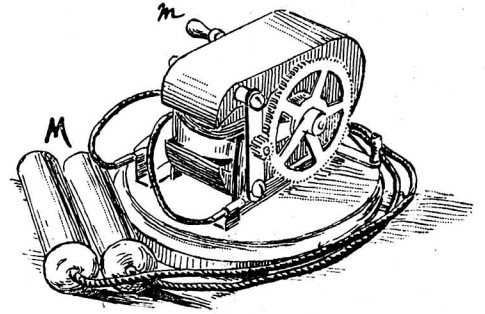


Fig. 4. — Machine magnéto-électrique.

de l'électricité sous forme de courants alternatifs produisant des secousses musculaires. Un courant continu, c'est-à-dire dirigé dans le même sens toujours, ne produit aucune contraction musculaire : il décompose l'eau et les substances électrolysables dont sont constitués nos tissus et c'est tout; il agit surtout par ce mécanisme en thérapeutique. Le courant alternatif peut aussi, surtout dans des conditions particulières, modifier la constitution chimique du milieu traversé, en particulier de notre organisme; mais la forme de ces transformations est tout autre. Il y a avec l'alternatif, des recombinaisons brusques d'éléments décomposés et ce sont ces actions instantanées qui expliquent la différence absolue des réactions de l'être vivant en présence de ces deux catégories de courants. Du jour où l'on a démontré que l'on pouvait avec de l'énergie mécanique faire l'électricité produite jusque-là péniblement avec des piles et réciproquement faire du travail avec du courant électrique, on a songé à l'utilisation de toutes les forces jusqu'alors inutilisées : chutes d'eau, marée, etc.; on a rêvé de les transporter loin de leur lieu de production grâce au courant électrique : et la forme de courant qui s'est montrée la plus favorable, c'est l'alternatif. C'est pourquoi les compagnies électriques utilisent de plus en plus l'alternatif fourni par une usine centrale, plus ou moins lointaine, au lieu du continu dont les pertes sont considérables.

La construction de tous ces alternateurs et en particulier de notre petite machine est très simple : dans un des types les plus répandus, une série de bobines montée sur la circonférence d'un bâti circulaire (l'induit) tourne entre deux circonférences fixes (l'inducteur) qui présentent chacune une série de bobines (ou d'aimants dans le cas actuel) dont les pôles de noms contraires se trouvent face à face, Nord sur l'une des circonférences en face du Sud de la circonférence opposée, puis Sud sur la 1^{re} en face du Nord de la 2^e, etc. Chaque fois qu'une bobine induite passe entre la double bobine ou le double aimant de l'inducteur, elle est parcourue par un courant qui change de sens devant chacun de ces couples inducteurs. C'est la somme de ces sortes de courants que l'on recueille aux manettes. On peut graduer l'intensité suivant la vitesse avec laquelle on tourne la manivelle et aussi au moyen d'un interrupteur.

Si l'on n'abuse pas de ces commotions, c'est un excellent exercice, quelque chose comme les haltères, le massage et l'on peut varier à l'infini les expériences divertissantes et instructives.

* * *

Une petite invention qui sera appréciée de nos lectrices : c'est le porte-fleur instantané à double grillage par

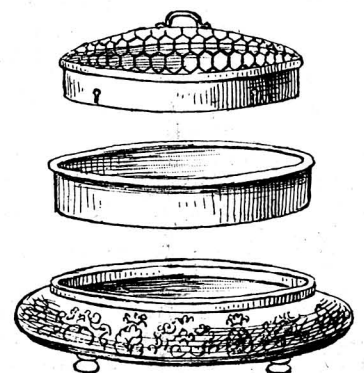


Fig. 5. — Le porte-fleur instantané à double grillage de M. Ch. Paris.

lequel MM. Ch. Paris et Cie du Bourget (Echantillons, 49, rue Paradis, Paris), transforment toutes les jardinières, cache-pots, voire même de simples réchauds en

jardinières instantanées : il suffit d'envoyer à cette adresse la profondeur de votre jardinière, le plan exact de son intérieur donné sur un papier découpé grandeur naturelle et les inventeurs livrent le double grillage que nous figurons (fig. 5) : dans chaque maille de ce réseau



Fig. 6. — Le porte-fleur instantané.

il suffit de piquer une fleur qui se maintient droite ou inclinée au gré de votre fantaisie. Les fleurs ne s'étouffent point et vous pouvez composer à loisir et confortablement une symphonie de couleurs.

D^r SERVET DE BONNIÈRES.

Le grand câble de Chilcott

Ce câble géant est en ce moment une des merveilles du monde. Le spectacle qu'il offre est un des plus extraordinaires que l'on puisse être appelé à contempler. Nous regrettons de ne pouvoir donner le nom de l'homme qui en a conçu le premier l'idée.

Cet objet unique dans les deux hémisphères se trouve sur la route de Dyea, un des ports les plus fréquentés de l'Alaska méridional. On le rencontre à dix-sept ou dix-huit kilomètres de la jetée, où l'on a quitté les steamers, pour commencer un voyage d'environ 4.000 kilomètres jusqu'à la vallée du Klondike. Il est destiné à faciliter aux chercheurs d'or leur chemin le long de la grande montagne haute de 7 à 800 mètres que l'on doit franchir pour traverser la fameuse passe de Chilcott. Pendant huit mois de l'année, ils ont à escalader l'effrayant amas de neiges que nous représentons.

L'extrémité inférieure du câble est établie près du camp Sheep, et l'extrémité supérieure se trouve dans le voisinage du lac Cratere, que l'on rencontre aussitôt que le col a été franchi. Chaque bout est attaché à un treuil à vapeur, de sorte que l'enroulement a lieu alternativement dans chaque sens, mais c'est surtout pour se hisser du camp Sheep au camp du lac Cratere, que le concours de ce cordage mobile est utilisé.

Le trafic est tellement actif sur cette ligne que des centaines d'individus tous pesamment chargés s'y accrochent en même temps. Cependant il y a encore des voyageurs économes qui préfèrent se contenter des améliorations que le Gouvernement des Etats-Unis a fait subir à l'ancien sentier indien. Ceux-là qui ont presque tous des chiens et des traîneaux échappent au paiement du droit que la compagnie réclame naturellement de tous ceux auxquels elle donne la remorque. Autrefois tous les voyageurs étaient obligés de passer par les mains des Indiens Chilcott, qui exploitaient la grande montée. Ils se contentaient de tirer à force de bras leurs clients avec des cordes, et pour avoir plus de force s'accrochaient à toutes les aspérités de la route. Le procédé de la compagnie américaine n'est donc que la régularisation de celui que les Peaux-Rouges avaient imaginé.

Depuis la découverte de l'or au Klondike, on a employé le dos des chevaux ou des mulets pour aller du débarcadère de Dyea au camp Sheep. Tout compris depuis le pont des steamers du Pacifique jusqu'au camp du lac Cratere on faisait payer l'an dernier, environ 160 francs par quintal, soit 8 francs par kilomètre. Aussi les convoyeurs faisaient des journées de plus de 150 francs, et n'avaient pas besoin d'aller plus loin pour s'enrichir.

L'industrie des Indiens n'a pas cessé d'être exercée, mais elle s'est transformée, et actuellement ils ont des collègues qui appartiennent à toutes les races humaines.

La plupart des individus qui fourmillent le long des

câbles, sont de ces convoyeurs qui portent sur le dos les provisions, les traîneaux, ou les matériaux appartenant à ceux qui les payent et qui s'accrochent à côté d'eux, pour ne pas perdre de vue leur bien un seul instant. Généralement ils sont groupés de manière que l'un d'eux reste au camp Sheep tant qu'il y a des marchandises à transporter, et un autre se met en sentinelle au lac Cratere pour veiller sur tout ce qui a déjà été monté. C'est ainsi que sont apportés au haut de Chilcott les traîneaux qui serviront tant que les grands lacs seront gelés.

Plus tard lorsque les neiges seront fondues, et que les glaces auront disparu on montera ainsi les bois servant à la construction des canots. Les chiens se trouvent au camp du lac Cratere où les propriétaires les louent. On peut s'y procurer également suivant la saison des traîneaux ou des canots.

L'activité qui règne sur cette route du Klondike est prodigieuse. Elle donne une grande idée du mouvement d'émigration qui s'est déclaré non seulement par Chilcott mais encore par la route de Stickeen pour laquelle le gouvernement canadien fait les plus grands sacrifices, et par toutes celles qu'on essaye en ce moment de pratiquer.

Depuis l'ouverture de la route du Klondike jusqu'aux premiers jours de mai il est parti du camp Sheep au camp du lac Cratere environ trente mille voyageurs. On en comptait encore cinq mille au camp Sheep qui attendaient leur tour, et il en arrivait tous les jours de Dyea.

Le mouvement se ralentira sensiblement à la fin de juin alors que la navigation commencera sur le Yukon.

Il se trouve dans cette foule des Français qui n'ont pas voulu garder la neutralité que recommandait le gouvernement dans cette guerre contre la nature et qui prennent part à cette grande curée de l'or.

Chacun des hommes que le câble remorque ainsi est chargé autant qu'il le peut de vivres, d'ustensiles de toute nature. Il pourrait à peine bouger s'il marchait sur un terrain plat sans secours extérieur.

Pour bien apprécier le progrès réalisé par ce transport sommaire, il faut ne point oublier que pendant toute l'année dernière le seul moyen de monter sur cette terrible colline était l'assistance des Indiens de la tribu Chilcott qui faisaient le métier de convoyeurs. Aujourd'hui certains voyageurs économes, profitant que l'on connaît mieux la route, se soustraient au droit que la compagnie exige pour permettre de s'accrocher à son câble.

Quelques-uns piquent droit sur la neige; d'autres emploient des traîneaux remorqués par des chiens, au lieu de laisser monter seuls les chiens, et de mettre le traîneau sur leur dos ou sur celui d'un porteur.

Depuis le commencement de la guerre avec l'Espagne, les Etats-Unis sont devenus moins arrogants vis-à-vis de leurs voisins du Nord. Les Canadiens espèrent même rentrer, au départ des Espagnols, en possession du port qu'ils réclament sur la côte du Pacifique au nord de la ville et du fort de Wrangel. C'est une concession qui leur est nécessaire pour que la route leur appartienne depuis la côte du Pacifique jusqu'au cours du Yukon sans aucune espèce d'interruption.

Quoique la majeure partie des travailleurs d'Alaska soit de nationalité américaine ils ne se préoccupent que médiocrement de ce qui se passe dans la baie de Manille et dans celle de Santiago. Ils se préoccupent bien peu des triomphes de l'amiral Dewey et de l'issue de la grande bataille qui se livre au moment où nous écrivons ces lignes.

LE MUSÉE DE DELPHES

Aux récentes fêtes du cinquantenaire de l'Ecole Française d'Athènes, M. Homolle a annoncé qu'un généreux Hellène, M. Sembros, avait fait don de la somme nécessaire pour bâtir et installer un musée près des ruines de Delphes.

C'est à la fois une bonne nouvelle et une bonne œuvre, car il y a à Delphes des merveilles d'art qui demandent une installation digne d'elles, comme celles d'Olympie, qui n'ont plus rien à désirer depuis qu'un donateur libéral les a abritées dans un palais de pierre, où l'on peut admirer commodément les deux frontons du Temple de Zeus, la Victoire de Poconios et l'Hermès de Praxitèle.

Ce sont les Allemands qui s'honorent de la découverte de ces derniers chefs-d'œuvre.

A Delphes, les fouilles sont essentiellement françaises, et les paysans des environs ont dès longtemps appris à crier :

— Vive la Grèce ! Vive la France ! Zito ; Ellas ! Zito ; Gallia !

Comment on y fit les fouilles ? L'histoire des champs de fouilles de Delphes est comique. Elles commencent en 1861. Cette année-là, les archéologues défrichèrent un grand mur pélasgique, que le gendarme de l'endroit confisqua. Il fallut remuer la diplomatie. M. Bourée allait tout arranger, quand survint la révolution qui renversa le roi Othoa. On ne pensa plus à Delphes avant

1880. Paul Foucart alors demanda des fonds en France et pria le gouvernement grec d'exproprier trente maisons qui s'élevaient sur l'emplacement à fouiller. Les Delphiens exigeaient trente drachmes par pique de terrain, presque aussi cher que dans le quartier de l'Opéra. Tricoupis se fit fort d'obtenir l'expropriation pour cause d'utilité publique si le traité de commerce avec la France était ratifié. Mais le gouvernement français s'étant montré intraitable pour les raisins de Corinthe, qui durent toujours payer un droit, la Grèce nous refusa le temple d'Apollon.

Ces temps derniers, une société de gros capitalistes américains se forma. Elle voulait déblayer Delphes, et toucher l'intérêt de ses débours en mettant un tourniquet devant les ruines. Le prix d'entrée payerait les frais.

Le gouvernement hellénique eut la générosité de repousser l'Artaxercès de Chicago, et concéda le champ de fouilles de Delphes à la France pour dix ans, à partir de 1891.

M. Homolle n'a pas perdu de temps : toute l'antique Delphes est à peu près à découvert, et on y a trouvé des œuvres d'art merveilleuses. Elles sont dans un baraquement qui attend le nouveau musée.

Pour aller à Delphes, il faut aborder, dans le golfe de Corinthe, au petit port d'Itéa, et de là, s'enfoncer, en montant, dans les cols des chaînes rocheuses, à travers les antiques forêts sacrées d'oliviers. Quand on a passé le petit village de Kastri, accroché à la pente de la montagne, on arrive aux ruines, qui étalent le dessin de leurs antiques et somptueux sanctuaires proche la fontaine de Castalie, au devant de l'immense et imposante vallée du Pleitos.

Laissons là pour l'instant le champ de fouilles, les sanctuaires vénérés de tous les grands peuples de l'Hellas antique, le Rocher de la Pythie, le trépied, et l'emplacement de la colonne serpentine, qui est à Constantinople actuellement; dirigeons-nous vers le baraquement de bois dans lequel on a mis à l'abri les statues exhumées, en attendant qu'elles aient un musée digne d'elles.

Le jour où j'y fus, c'était en compagnie d'assez nombreux touristes français. Notre arrivée fut fêtée; sur la route, il y avait un arc de triomphe de feuillage, avec une inscription de bienvenue, et les photographies du roi et de la reine. C'était un peu avant l'emprunt. Le peuple avait peut-être le mot d'ordre d'être très aimable. En tout cas, toutes les fenêtres des masures de Kastri étaient pavoisées de draperies. C'était comme un 14 juillet. Les gamins massés près de l'arc de verdure crièrent « Zitô Gallia » en mesure et sur commande.

Au musée, le démarque de Kastri nous attendait avec les sommités du lieu, Alexandre Emmanuel Condoléon, aide-éphore des antiquités de Delphes et directeur du musée, Panayotis Caloudis, artiste du musée d'Athènes, assembleur des débris et raccommodeur des mutilés. Monté sur un autel antique, le démarque (nous dirions le maire) de Krisso-Delphes, M. Aristophanès Papaleucas, prit la parole, en grec, et un jeune homme nous traduisit ainsi le discours patriotique et enflammé du fils des Apollonides :

Discours du démarque de Delphes.

« Nobles et généreux étrangers, soyez les bienvenus.

« C'est la deuxième fois déjà que me revient l'honneur de saluer ici, en qualité de démarque, les nobles enfants de la France. Et cependant je suis ému, mais je n'ai plus ni le sourire, ni les battements de cœur avec lesquels j'exprimais naguère les rêves décevants de grandeur que je formais pour ma patrie — pour la Grande Grèce.

« Aujourd'hui je souffre et je pâlis encore au souvenir de nos derniers malheurs, mais, quoique l'aveu me coûte comme Grec, et que mon cœur se brise à la pensée des catastrophes de la dernière guerre, c'est nous, nous seuls Grecs qui en sommes responsables, ce sont les puissances qui nous ont tirés d'un nouvel esclavage ! Au nom de ce petit coin de terre hellénique, je n'hésite pas à le déclarer, nous devons la liberté aux trois puissances protectrices, dont déjà l'union bienfaisante avait à Navarin arrêté l'effusion du sang grec.

« Et la France, la France toujours philhellène, est au premier rang de nos amis ! De nouveau elle affirme par représentants la volonté de nous sauver. Garantie de l'emprunt libérateur, elle arrache aux griffes du conquérant la belle et malheureuse Thessalie. La Grèce remercie la France !

« Oui, généreux enfants de France, notre reconnaissance est profonde et sincère. Ne vous méprenez pas sur ma pensée. Si moi, grec, je vous conjure à cette heure critique de ne jamais reculer devant aucun obstacle, quand la Grèce est en jeu, c'est parce que la Grèce vous aime. Secourez-la en toute circonstance, comme jadis vous l'avez fait, vous souvenant surtout de la gloire de nos ancêtres ! Défenseurs sincères d'un peuple malheureux digne peut-être d'un meilleur avenir, soyez persuadés que vous n'aurez perdu ni votre obole ni l'encre de vos diplomates. Nos cœurs garderont de votre intervention un éternel souvenir.

THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: Reprise de *Célimare le Bien-Aimé*, comédie-vaudeville en trois actes de Labiche et Delacour. — THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE: Reprise de *Le Roi de Rome*, comédie en 5 actes et 8 tableaux, précédée de *Napoléon*, prologue en 2 parties, de Ch. Desnoyer et Léon Beauvallet. — Réouverture du théâtre de la Tour Eiffel.

Le répertoire-musée de la Comédie-Française vient de s'enrichir d'une comédie-vaudeville de Labiche et Delacour qui passe pour un des chefs-d'œuvre du genre, *Célimare le Bien-Aimé*, dont la première représentation eut lieu, au Palais-Royal, le 27 février 1863. Voilà qui est fort bien et mes lecteurs savent que j'approuve tout à fait, pour ma part, l'usage adopté par nos comédiens ordinaires de cette sélection rétrospective des anciennes pièces à succès, qui permet de faire revivre, sur notre scène classique, les diverses époques de notre art dramatique. Mais à une condition cependant, c'est qu'on y joue les pièces dont il s'agit telles qu'elles ont été représentées dans leur nouveauté; car le principal, quelquefois le seul intérêt de ces reprises, est un intérêt en quelque sorte historique. Or la comédie-vaudeville comportait des couplets. Pourquoi a-t-on supprimé les couplets de *Célimare le Bien-Aimé*? Parce que la mode en est passée? C'est comme si l'on supprimait, dans un portrait ancien certaines fanfreluches de parure, caractéristiques du temps, sous prétexte qu'elles ne sont plus au goût du jour.

Que si l'on pense, de cette façon, rajeunir les anciennes pièces, il n'est pas difficile de connaître que l'on arrive précisément au résultat contraire. On a détruit ainsi en effet l'harmonie spéciale qui fixe à ces ouvrages une place à part dans le temps et, sous l'aspect moderne qu'on tâche à leur donner, on ne fait que faire mieux ressortir les parties qui en ont pu vieillir.

C'est un peu ce qui est arrivé à *Célimare le Bien-Aimé*, tant à cause des modifications de texte que des efforts de la plupart des interprètes pour actualiser leurs personnages.

M. Leloir, par exemple, nous présente Bocardon comme une sorte de cerceux de nos jours, élégant, jovial, d'allure preste et étourdie, où je ne reconnais pas du tout le paisible joueur de bégize dessiné par Labiche.

Je ne conçois pas comment il a pu se trouver des gens pour approuver cette interprétation impertinente et si radicalement fautive.

Presque tous les autres rôles, d'ailleurs, sont ainsi déformés, parce qu'on a cru les rajeunir en les jouant dans un mouvement plus vif que de raison. Il n'y a que M. Coquelin cadet qui m'ait semblé absolument parfait dans le personnage de Vernouillet, dont il fait un vrai Daumier sobrement et puissamment caricatural.

Quant à la pièce elle-même, elle fait encore plaisir par l'idée générale qui s'y trouve développée, d'une ironie assez philosophique, et par maints détails d'un comique bien observé. J'imagine qu'elle plairait plus encore si on la jouait franchement comme un vaudeville et dans la forme même du vaudeville qui amusait tant nos pères.

* *

Au théâtre de la République, M. Lemonnier nous a conviés à une curieuse exhumation de : *Le Roi de Rome*, comédie, plutôt mélodramatique, de Ch. Desnoyer et Léon Beauvallet.

C'est, découpée en huit tableaux, huit images d'Épinal gauchement coloriées, la vie de l'infortuné duc de Reichstadt depuis sa naissance glorieusement annoncée à la France et au monde par le canon des Invalides jusqu'à sa mort dans le sombre château de Schœnbrunn où la Sainte-Alliance l'avait maintenu captif. C'est-à-dire qu'on nous représente ces deux moments de la vie du roi de Rome mais ces deux moments seulement, sans aucun développement intermédiaire.

Il n'y a pas à discuter l'ouvrage en lui-même, d'un chauvinisme naïf, désarmant par sa candeur même. On y trouve par exemple de véritables perles comme un récit de la bataille de la Moskova où nous apprenons que c'est le portrait du petit roi de Rome alors encore au maillot qui, montré de loin aux troupes par l'Empereur, les transporte d'enthousiasme et décide de la victoire... Et le reste à l'avenant. De-ci, de-là, cependant, quelques scènes épisodiques assez amusantes où les auteurs ont montré qu'ils connaissent le théâtre, c'est-à-dire les pièces jouées avant eux, comme *les Ricochets* de Picard et plusieurs autres.

Le Roi de Rome est très bien joué par M^{lle} Renée Cogé (le duc de Reichstadt) et non sans verve par M. Vauthier qui représente un vieux grognard de la Grande Armée.

Je ne sais si le public fera grand succès à cette reprise. L'intérêt du drame n'est pas assez grand pour masquer son insuffisance notoire au point de vue historique. La principale conclusion qu'il suggère, c'est que les écrivains ou les poètes qui, désormais, voudraient essayer de remettre à la scène cette mélancolique figure, si mal connue, du duc de Reichstadt feront bien de lire d'abord

avec attention le beau livre de M. Henri Welschinger que l'Académie française vient de couronner, où ils trouveront dessinée, d'un trait net et définitif, la vraie silhouette historique du fils de Napoléon.

* *

Le petit théâtre de la Tour Eiffel, sur la foi du calendrier, a fait bravement sa réouverture. Le programme comprend une amusante croquade de mœurs bourgeoises, *Franches lippées*, de M. Tristan Bernard et une revue, très spirituellement aristophanesque, de MM. Alphonse Franck et Georges Derlis, *Paris fumiste*, interprétée avec beaucoup d'entrain par MM. F. Depas, Mérisse, Spark, et par M^{me} Lyse Berty, Diane Kenn et Samie. Ce spectacle composera une soirée tout à fait agréable, dès que la température sera devenue un peu moins inclémente.

HIPPOLYTE LEMAIRE.

DU RÊVE A LA RÉALITÉ

ROMAN

(Suite)

— Oui, si vous vouliez, comme la vie pourrait être belle encore pour nous !... S'aimer librement, complètement, sans l'angoisse des minutes comptées... sans l'écoeurement des hypocrisies obligées... Marcher au bras l'un de l'autre franchement, à la vue de tous, sur le grand chemin !... Ne plus s'astreindre aux sentiers déserts !...

Marguerite le contemplait avec étonnement, cherchant encore où il en voulait arriver ; alors, à brûle-pourpoint, lui ayant pris les poignets qu'il serrait, comme pour empêcher qu'elle ne s'enfuit à la hardiesse de sa question :

— Si nous partions tous les deux ?

Elle demeurait surprise, ouvrant de grands yeux, ayant besoin d'un temps pour se ressaisir.

Il reprit tout de suite :

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'ici, dans les conditions actuelles où nous sommes, un amour digne de nous est impossible !

— Impossible ?

Il avait quitté le banc de pierre, et se tenant debout devant Marguerite, toujours assise, il essayait de la convaincre :

— Une chambre changée de semaine en semaine où nous nous enfermerons comme des voleurs, d'où les moindres pas dans l'escalier viendront arrêter les baisers sur nos lèvres ! Et ce rôle de coupables que nous jouerons, car enfin nous sommes coupables ici, coupables devant tout le monde, coupables devant la loi. Ah ! Dieu ! faut-il que je vous aime pour vous dire tout cela ! car je risquerai de vous perdre à jamais avec ce tableau que je vous fais ! Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous ! depuis tant d'années que je vous espère et que je vous rêve, je ne me fais pas à cette idée de voir échouer ma passion dans un tel décor ! Mais jugez donc que je n'ai pas eu le courage, tout à l'heure, sachant que vous alliez venir — car je le savais, j'en étais sûr — d'arrêter un abri pour nous cacher durant cette journée.

Il fit quelques pas sur la chaussée pour calmer son agitation et revenant devant Marguerite :

— Et quand bien même j'aurais cette lâcheté d'étouffer mes scrupules, après... que deviendrais-je ? Dès que je vous aurais quittée, vous voir reprendre le chemin de votre maison, et attendre pendant des jours et des jours qu'une occasion propice vous laisse une heure à me consacrer ! Si je vous rencontre ailleurs, obligé de jouer la comédie de l'indifférence ! Serrer la main à un homme que je hais ! Mais ne voyez-vous pas que tout cela est indigne de nous !

Marguerite baissait la tête, consternée, sentant monter en elle un vague désir de fuir et presque sur le point de répondre :

— Oui... vous avez raison... je ne voyais pas ! je ne comprenais pas !... je vous ai suivi sans soupçonner tous ces dangers, toutes ces bassesses... C'est trop laid tout cela... J'aime mieux partir... séparons-nous !

Mais Chauvelot était déjà auprès d'elle et d'une voix suppliante :

« La Grèce, je le répète, afin que par vous ma parole arrive à la France entière, la Grèce n'aime pas seulement la France, elle l'adore. Tout Grec sait par expérience que dans nos erreurs la France est toujours là comme une mère affectueuse pour nous pardonner et nous relever.

« A la France l'hommage de notre gratitude ! Vive la France ! »

Je demandai le texte de ce discours, dont le ton est curieux par je ne sais quel mélange de douceur orientale, d'hyperbole dans l'image, et dans l'humilité comme dans l'affection. Il y a dans ces paroles quelque chose de caressant, de langoureux, de résigné, de suppliant, et le ton est légèrement emphatique, la phrase est mielleuse et poétique ; on dirait que le Démarque a pratiqué ses classiques, et qu'il lui reste un peu de la douceur plaintive d'Iphigénie ou de Déjanire au bout de la plume.

Nous applaudîmes cette harangue, mais nous avions hâte de parcourir cette salle d'attente du prochain musée, où s'entassent les merveilles. Il y a là des statues d'athlètes qui sont de toute beauté. Le corps est nu, et jamais on ne sut donner au marbre cette souplesse, cette élasticité, cette noblesse ; les chairs palpitent, respirent ; on ne pense plus au marbre mais à la vie, à la vérité, aux muscles détendus ; c'est d'une facture admirable et d'un rendu savant qui ne sent pas l'effort ; c'est frappant de vérité, de réalisme, de vie.

Au centre, on a placé une très belle statue de bronze tout verdi, grandeur naturelle, l'*Aurige* ou le cocher d'un char. C'est délicieux de galbe et de sûreté dans la ligne. Ce n'est pas le cocher mercenaire ; c'est un grand seigneur ou un dieu, qui conduit placidement, majestueusement. Il tient encore dans une main une poignée de rênes en ruban de cuivre. Le char et les chevaux existaient. On les retrouvera sans doute. Mais le groupe a été brisé, car on a exhumé quelques jambes et sabots de chevaux, qui sont d'un fini et d'une étude remarquables.

Comme je prenais quelques notes et croquis, un soldat s'approcha de moi et me mit la main sur le bras. Il est défendu là d'écrire, de dessiner, de photographier. C'est une propriété bien gardée. On a raison. Les Anglais n'en feraient qu'une bouchée.

À côté, on ne peut passer indifférent devant un très bel Antinoüs, dont le moulage a été mis au Louvre, avec celui de l'*Aurige* et plusieurs autres. Allez les voir au Louvre ; il vaut la peine. Il n'y manque que la belle lumière de la Phocide et le chant des cigales sur la roche brûlante, et les palikares en fustanelle blanche promenant leur petit jupon de danseuse à travers les cabarets de Krisso.

De superbes frises, des statues de Dionysos, de Socrate, d'Apollon, des cariatides remarquables, des athlètes, des spécimens de l'influence orientale et égyptienne, des fragments merveilleux, des bras d'un modelé exquis, achevent d'enrichir ce hangar véritablement trop modeste pour de pareils trésors. Des vitrines sont remplies de fragments et de bijoux ; des statuettes constatent un art expressif ; il y a notamment un enfant qui rit, et c'est un miracle de vérité.

Là encore se trouve, en deux fragments de pierre, le fameux Hymne à Apollon dont la musique, marquée, sans portée, par quelques simples croix et signes, a été reconstituée et est aujourd'hui chantée par toutes les jeunes filles qui apprennent le chant. Cette salle est ainsi déjà pleine, et ce n'est pas fini. Les fouilles continueront, et apporteront de nouveaux chefs-d'œuvre au jour, sous ce ciel qu'ils reconnaîtront. Il leur faut une demeure en rapport avec leur valeur, leur intérêt, leur charme. Le musée actuel est comme un dépôt en planches. On y arrive par un escalier de sapin blanc, assez semblable à une échelle. Que faire d'autre ? On se soucie tellement peu en France de ces merveilles et de ces nobles pionniers de l'art qui vont, leur Pausanias à la main, sûrs de ce que renferme et recouvre ce sol fait des alluvions des siècles, et gênés seulement par la faute d'argent ! Le budget de l'École Française d'Athènes est des plus modestes ; le Parlement tend à le rogner chaque année, peu persuadé de l'intérêt de pareilles découvertes, qui couvrent de gloire le nom de nos savants par le monde entier.

Le musée actuel s'élève comme une remise à pioches entre les rails des wagonnets qui emportent les terres déblayées et les jettent le long de la pente de la vallée du Pleistos. Dans trois ans, le délai expire, et notre rôle là sera fini. Il serait à souhaiter que la tâche fût finie aussi, et qu'on ne laissât point à d'autres le soin d'exhumer tout ce que ce sol cache encore de trésors, afin que le seul nom de la France demeure attaché aux fouilles de Delphes comme il l'est à celles de Délos, et comme les Allemands ont su attacher le leur au musée d'Olympie, où je vous conduirai la fois prochaine.

LÉO CLARETIE.

— Et pourtant, nous savons bien, nous, que nous ne sommes pas coupables, et que c'est notre amour qui est le vrai et que nous avons le droit de nous aimer. Alors, pourquoi des faux-fuyants et des demi-mesures? Pourquoi n'avoir pas le courage de nos sentiments? Pourquoi ne pas nous réfugier où personne ne puisse songer à venir vous réclamer? C'est la liberté alors! Et nous sommes l'un à l'autre pour toujours! Songez à cette joie d'éloigner à jamais de soi tout mensonge, toute crainte, toute contradiction. Je vous aime! Vous m'aimez! Rien entre nous et notre amour!

— Ce serait trop beau, soupira Marguerite!

A ce moment, un couple débouchait au tournant de la route. L'homme, un façon d'ouvrier, tenait la femme par la taille, et de temps à autre, ramenant près de lui le visage de sa compagne, tout en marchant, il l'embrassait.

Ils passèrent devant le banc de pierre où Chauvelot, assis tout contre Marguerite, plaidait sa cause avec de la passion plein les yeux et, à cette vue, l'homme, se tournant vers sa compagne, lui dit quelques mots qu'il souligna d'un rire significatif.

Marguerite rougit: Revenons, voulez-vous? dit-elle.

— Comme je les envie, ces amoureux! fit Chauvelot, tandis qu'ils rebroussaient chemin.

Marguerite l'interrogeait du regard:

— Oui. Ils sont libres, pas de conventions mondaines qui les contraignent. Pas de craintes qui les arrêtent. Ils peuvent s'aimer au grand jour!

A mesure qu'on se rapprochait de Vanves, les routes, désertes tout à l'heure, devenaient plus fréquentées.

Il était cinq heures et demie. Des ouvriers passaient, sortant de l'usine, des jardiniers revenaient de leur travail, et aussi des professeurs voisins du lycée Michelet, qui, la classe terminée, regagnaient leur demeure.

Brusquement Marguerite s'éloigna d'Albert. Un monsieur âgé, marchait directement vers eux, sa serviette sous le bras.

— M. Vattis, fit-elle avec effroi. Un vieil ami... Il va me reconnaître certainement... Cela devait arriver... Mon Dieu, que faire?

Albert regarda à droite et à gauche. Pas de rue adjacente où s'enfoncer. D'un mouvement rapide, il entraîna la jeune femme devant une palissade que bariolaient de nombreuses affiches.

Ils tournaient ainsi le dos à la route et tandis que Chauvelot affectait d'indiquer avec sa canne quelque enluminure: — Remettez-vous, disait-il à Marguerite qui tremblait encore d'émotion. On ne vous a certainement pas reconnue. D'ailleurs, pourquoi vous émouvoir ainsi? Il y avait cent raisons pour expliquer ma présence à vos côtés.

— Ici? A Vanves?

Albert ne répondit pas directement. Une grande page colorée venait d'attirer son regard. C'était une réclame de compagnie de chemins de fer où, à côté des tarifs de voyages circulaires, deux ou trois paysages pittoresques servaient à allécher le passant.

— Oui, fit Albert, c'est seulement au loin que nous pourrions nous aimer en sûreté. En même temps, du bout de sa canne, il attirait les yeux de Marguerite sur les mots qu'il soulignait.

— Bâle, Lucerne, Milan, Rome, lurent-ils ensemble.

XIV

Quand, du fait de la femme, un scandale vient d'éclater tout à coup dans un ménage comme un bruit de vitres brisées, il est rare que quelqu'un de bien informé, n'oppose dans le monde un sourire entendu à l'étonnement général, en hasardant un suggestif: « Heu! cela ne me surprend qu'à moitié ».

Qué si pourtant, dans l'un de ces salons où l'on aime surtout à s'occuper des affaires des autres, quelqu'un fût venu annoncer que M^{me} Périgné, la femme de l'illustre romancier avait décidé de quitter sa maison le lendemain dès l'aube pour s'enfuir à l'étranger avec un homme qui, s'il n'était pas encore son amant, pouvait du moins être considéré comme tel, il

est probable que, cette fois, la stupéfaction et la réprobation eussent été générales.

— Comment! se fût-on écrié, voici une femme à qui tout sourit, qui trouve dans le mariage ce stimulant refusé à tant d'autres, qui est le prestige de son mari... une femme qui, grâce à l'homme dont elle porte le nom, ne peut entrer dans un salon sans qu'aussitôt un murmure flatteur ne l'accueille... une femme à qui, toujours à cause du mari, les plus chaudes avances sont faites... et elle trompe ce mari à qui elle doit tout! Si encore ce mari était vieux et laid... et qu'elle ne l'eût épousé que contrainte par sa famille, on pourrait admettre encore une revanche de la jeunesse pour qui la gloire n'est pas nourriture assez substantielle. Mais est-ce le cas? N'est-ce pas M^{lle} Hébré qui s'est jetée au cou de Périgné? Et n'a-t-il pas, lui, dès le premier jour de ses fiançailles, donné l'exemple de la conduite la plus irréprochable? M^{me} de Briol en sait quelque chose. Et M^{me} d'Onival... Et la petite Courteneuve. Il avait autrefois fait ses preuves d'amant séduisant au premier chef et il a passé depuis pour le mari le plus tendre. Sa belle-mère elle-même ne se lassait pas de chanter ses louanges... Si encore depuis son mariage, arrêté dans sa veine, il avait donné à sa femme le spectacle d'un écrivain fini... mais jamais, depuis ce moment, son talent ne s'est mieux affirmé. Physiquement, intellectuellement, moralement, n'est-il pas cent fois supérieur à ce polytechnicien banal, taillé sur le patron du type ordinaire de toutes les promotions? Et c'est pour ce jongleur de chiffres qu'elle abandonne un homme considérable qui l'aimait et qui, n'ayant qu'à cueillir parmi tant d'aventures faciles, se gardait pour cette épouse indigne.

En effet, on devait demander à comprendre.

Il est facile de prendre un fait dont on dégage les conséquences, comme on mesure un côté de triangle dont on connaît les deux autres côtés.

C'est toujours un chiffre, une formule, un acte qui vous sert de point de départ « Première trahison du mari ou de la femme, beauté, laid, mépris, calomnie, etc..., etc... » Mais dans le ménage Périgné qui semblait si étroitement uni, d'où partir pour aboutir à la conclusion? Les plus habiles, les plus patients, les plus renommés dans la résolution de ces problèmes conjugaux, eussent renoncé, faute d'éléments, à toute recherche inductive.

Et sans doute que Marguerite elle-même, en supposant qu'elle se fût retournée un moment dans sa course pour juger du chemin parcouru, n'eût pas pu définir à quel instant précis elle s'était mise en marche sur cette pente rapide ni quelle cause exacte lui avait imprimé l'élan.

Il lui aurait fallu pour cela, non pas même une surprenante puissance d'analyse personnelle, mais encore une mémoire minutieuse des moindres impressions ressenties.

Elle aurait eu besoin également de revenir très loin en arrière, jusque dans son passé de jeune fille et de rechercher pour quelles causes une entente aussi parfaite avait régné entre sa mère et elle, entente qui n'avait jamais pu se retrouver avec Raoul.

Alors elle aurait compris combien M^{me} Hébré s'attachait à ne pas tarir chez sa fille une somme de sensibilité débordante. Pensée qui passe, réflexion suggérée, crainte qui envahit, espérance qui naît d'un mot, il fallait à Marguerite la possibilité de tout dire. Elle n'était heureuse qu'à ce prix. Aussi sa nature réclamait-elle à ses côtés un confident plein d'indulgence chez qui l'indifférence ni raillerie ne fussent jamais à craindre.

Ce confident, elle ne l'avait pas trouvé en son mari... et c'était là le point de départ de tout.

En réalité, quels étaient les torts sérieux de Raoul vis-à-vis de Marguerite?

Certes, il était coupable comme mari, mais non pas tant pour certaines fautes commises et inhérentes à sa nature, que coupable par omission, par négligence à scruter le caractère de sa femme et à la traiter en conséquence.

S'il avait eu moins de confiance en son prestige, s'il se fût montré moins personnel, s'il eût écouté les conseils discrets de M^{me} Hébré, il eût accoutumé sa femme à lui parler à cœur ouvert,

accueillant en bloc toutes les paroles tombées sans l'obliger, par l'attitude sarcastique dont il ne savait pas se départir, à refouler en elle tout ce qui risquait de provoquer ce haussement d'épaules qu'elle connaissait si bien.

Un regard moqueur, une façon particulière de dire: « Après? Passons... » quand la confidence lui paraissait puérile, un « Il suffit » si la question semblait porter atteinte à sa dignité de mari, il n'en avait guère fallu davantage pour amener le ménage à son point actuel, car Chauvelot apparaissait seulement comme comparse en tout ceci et l'amour que Marguerite éprouvait ou croyait éprouver pour lui, c'était celui qu'elle avait toujours porté en elle, prêt à être offert, et que Raoul, dans sa maladresse, n'avait pas su se réserver.

Enfin, bien qu'accoutumée naguère à dire toujours tout ce qu'elle pensait, si Marguerite avait pu se convaincre à la longue de la nécessité de certaines réticences, elle n'était pas moins demeurée de nature trop droite pour admettre jamais qu'on pût entre époux déguiser la vérité, et à propos de M^{lle} Julie Pinteau et du petit Pierre, son mari avait montré une assez grande propension au mensonge pour susciter chez elle un mépris profond.

Sans doute, si un enfant fût venu, mécomptes, désillusions, amertumes, rien n'eût marqué. Toutes ces misères eussent été balayées dans un torrent de tendresses... mais dans l'état présent, elles surnageaient, encombraient, s'enflaient... La jeune femme ne voyait qu'elles...

Voilà pourquoi, froidement, délibérément, elle avait noué l'engagement de s'enfuir avec Chauvelot, serment solennel dont la vie entière dépendait, qui eût demandé le recueillement d'un sanctuaire intime et qu'elle avait fait à brûle-pourpoint, sous le coup seulement d'une légère émotion tout extérieure.

Tout de suite, à l'entrée de Paris, ils s'étaient séparés de crainte de rencontres fâcheuses, mais la poignée de main échangée indiquait suffisamment l'irrévocable de leur décision.

Dans la voiture qui la ramenait chez elle, Marguerite, les yeux fixes, demeurait inaccessible à toute réflexion, à tout regret, à tout remords. L'idée ne lui vint pas de jeter un dernier regard sur ces rues si vivantes qu'elle ne devait peut-être jamais revoir; pas davantage de songer aux êtres chers et aux choses familières qu'elle allait abandonner. Elle répétait mentalement: « Demain matin... Gare de l'Est... huit heures quarante. »

Elle ne se demandait pas comment elle s'y prendrait pour préparer son départ, par quelles feintes elle dépisterait les soupçons de ses gens, comment elle oserait, sans raison plausible, sortir de chez elle à une heure si matinale...

— Gare de l'Est... huit heures quarante... Elle scandait les syllabes, irresponsable, hypnotisée, enfin dans un état d'inconscience analogue à celui qui avait précédé sa rencontre avec Chauvelot.

Toutefois, devant sa porte, elle se reprit et trouva un ton naturel pour dire: « Il n'est rien venu pour moi? »

— Si, madame, une lettre.

Marguerite, rien qu'à la physionomie de l'enveloppe, fut tentée, au premier moment, de mettre la lettre avec toutes celles du même genre — projets fantaisistes de collaboration, demandes d'aumônes, réclamations, — qu'elle réservait pour un jeune secrétaire de Périgné qui venait, deux fois par semaine, débrouiller cette correspondance et y répondre. Mais sur la suscription, un petit: « très pressé » vint attirer son regard. Qui pouvait savoir? Peut-être une détresse à soulager d'urgence?... Et puis c'était une contenance que de lire cette lettre. Si forte fut la jeune femme, pour tenir son rôle jusqu'au bout avec le calme nécessaire, un accessoire n'était pas à dédaigner... Sans compter que le billet pourrait servir aussi à motiver son départ matinal du lendemain. Et tout en commençant à se mépriser un peu elle-même pour cette soudaine facilité d'invention, Marguerite lut.



BEAUX-ARTS. — *CREPUSCULE, NOCTURNE A DEUX VOIX.* — Tableau de M. HENRI VOLEET. — (Gravure de M. BAUDE.)

Chronique sportive

VÉLOCIPÉDIE

La course de 48 heures de Roubaix dont nous parlions dans notre avant-dernier numéro, s'est terminée lundi soir, à six heures, donnant pour résultats ;

1^{er} Stéphane, 1,268 kil. 047 (record Miller, 1,305 kil. 079) ; 2^e Muller, 1,257 kil. 047 ; 3^e Robe, 1,140 kil. 045 ; 4^e Huerbein, 1,077 kil. 530 ; 5^e Smith, 1,062 kil. 050 ; 6^e Monachon, 1,803 kil. 250 ; 7^e Habert, 975 kil. 250 ; 8^e Frédéric, 967 kil. 333 ; 9^e Milloche, 937 kil. 500 ; 10^e Garin, 852 kil. 910 ; 11^e Van Parys, 814 kil. ; 12^e Cresté, 807 kil. 880 ; 13^e Quoidebach, 649 kil. 750 ; 14^e Jamat, 621 kil. ; 15^e Bontemps, 544 kil. 666.

Bien entendu les concurrents qui ont marché jusqu'à la fin sont descendus de machine dans un état de « vannage » avancé, quoi qu'en aient dit certaines personnes intéressées.

Et maintenant, attendons les trois jours annoncés à Paris.

Ce sera joli !

*
* *

Le Grand-Prix de l'Union vélocipédique de France, annoncé pour lundi dernier, n'a pu avoir lieu par suite du mauvais temps.

INVENTIONS NOUVELLES

Je reçois de M. Harry Reynaud, 14, rue d'Antin, à Paris, une lanterne à acétylène Solar.

Merveilleuse cette lanterne !

Comme on peut s'en rendre compte par le dessin ci-dessous, la Solar affecte la forme d'une lanterne ordinaire.

Le réservoir d'eau J (fig. 2), est placé derrière la lanterne ; le réservoir à carbure A, dessous ; ils ne communiquent que par un tube F renfermant une mèche de

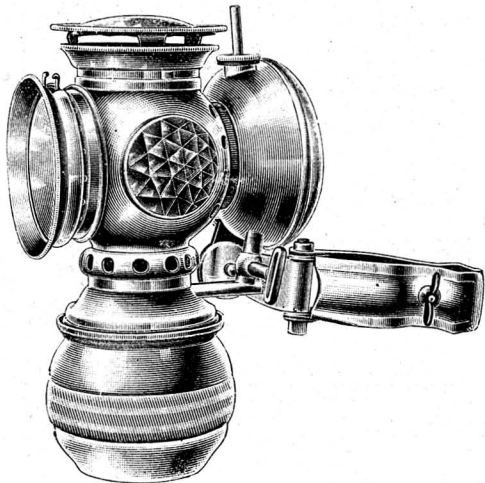


Fig. 1. — La lanterne.

coton destinée à amener l'eau par capillarité. Tout danger d'explosion est donc évité, puisque l'eau, arrivant goutte à goutte jusqu'au carbure, ne provoque aucune surproduction de gaz. Toutefois, pour plus de sûreté, le bouchon K du réservoir à eau est percé par un petit tube par lequel, s'il y avait surproduction, les gaz s'échapperaient après avoir traversé le tube F — empêchant ainsi le liquide de continuer à descendre — et l'eau du réservoir.

Le réservoir à carbure est vissé au corps de la lanterne ; en son milieu, il soutient un tube perforé, entouré de toile, dans lequel vient aboutir le tube de communication.

Le carbure est maintenu au fond du réservoir par un plateau à ressort qui coiffe exactement le tube perforé.

Enfin, la partie de la lanterne sur laquelle se visse le réservoir à carbure se termine par un bec L, en terre réfractaire, percé de deux trous convergents.

Je suppose le réservoir à eau complètement rempli et le réservoir à carbure rempli aux deux tiers seulement, parce que le carbure gonfle en se décomposant, et j'ouvre le robinet à eau I. Que va-t-il se passer ?

L'eau descendra goutte à goutte, tombera au fond du réservoir à carbure, dans le tube perforé, et humectera le carbure par le bas. Les gaz en se formant, s'échapperont par le bec de la lanterne. Il suffira alors d'approcher une allumette pour les enflammer et pour obtenir une lumière intense, projetée à travers la lentille grossissante par un réflecteur argenté.

La lanterne ainsi préparée brûlera pendant sept heures. Pour l'éteindre, je n'aurai qu'à fermer le robinet et à laisser brûler les gaz en formation, de façon à éviter leur mauvaise odeur.

La lampe Solar demande des soins. Il faut la nettoyer soigneusement chaque fois qu'on s'en est servi, en en-

levant les résidus de carbure et le dépôt de chaux formé sur le tube perforé.

La mèche renfermée dans le tube F doit être nettoyée

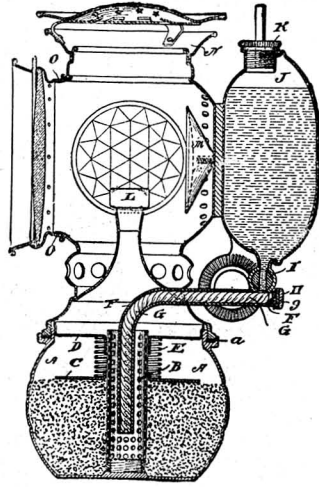


Fig. 2. — Coupe de la lanterne.

après cent heures d'usage ; il faut pour cela l'enlever en dévissant un bouchon spécialement ménagé à l'extrémité du tube. Le bec doit aussi être souvent nettoyé au moyen d'une brosse dure et d'un fil de fer pointu vendu avec la lanterne.

AUGUSTE WIMILLE.

AU FOND DU PUIT

La vérité ne marche plus. Elle est au fond
D'un puits humide et noir, où la pure déesse
Prend un bain de Congo, cet immortel savon
Qui peut seul lui refaire et blancheur et jeunesse.

E. Bélizé au parfumeur Victor Vaissier.

Chronique des Courses

La journée du Grand Steeple-Chase de dimanche dernier comptera parmi les plus réussies que la Société des Steeple-Chases de France ait données à Auteuil. La température était charmante avec une brise délicate qui tamisait les rayons du soleil ; d'autre part, le sport n'a rien laissé à désirer.

On aurait pu souhaiter un champ plus nombreux dans le Grand Steeple-Chase ; mais la qualité des concurrents était cette année triée sur le volet, et la présence d'un concurrent anglais, très redoutable, donnait à cette épreuve le caractère qui lui avait fait défaut ces dernières années.

Le pesage avait son cachet brillant des grands jours, avec une profusion de fleurs dans tous les coins. De nouvelles améliorations très appréciées de tous étaient constatées près du paddok et de la salle des balances.

M. Lallement, qui est devenu le grand maître de ces réunions et qui a la haute direction de la partie sportive et de l'organisation générale, mérite les plus grands éloges pour la façon dont il a secondé les commissaires dans la préparation de cette magnifique fête sportive qui s'est déroulée plus brillante que jamais.

Le Grand Steeple a réuni peu de partants, mais la qualité suppléait à la quantité.

Dès le départ, la jument de M. Faider a fait le jeu, suivie d'Ardent II et Le Lys. Un second lot comprenait Bremonn's Pride, Soréac et Count-Schomberg ; Wasp suivait assez loin derrière. Le premier tour s'est passé sans incident. Au second passage de la rivière, Le Lys culbutait.

On admirait beaucoup le saut du favori qui bondissait comme un chevreuil, donnant beaucoup de mal à son jockey, qui paraissait impuissant à le tenir. Cependant, à la boucle du huit, Nightingall passait rapidement en tête et amenait son cheval à côté de Marise et d'Ardent II ; la partie lui semblait à ce moment presque acquise. A la hauteur du mur en terre, tout est changé. Les deux chevaux anglais flottent et esquissent une dérobade. Pendant ce temps, Marise, serrant les tournants, se détachait en prenant une bonne avance, tandis qu'Ardent II baissait du pied.

Vainement Brooks essayait de demander un rush à Ardent, celui-ci se jetait de côté en dérobant du côté de la pelouse ; dès lors la course était gagnée par Marise, qui rentrait sans un poil mouillé.

Une longue ovation accueillait cette belle victoire de la jument de M. Faider. Chacun de complimenter le jeune et sympathique propriétaire, ainsi que l'excellent entraîneur, M. Guinebert, dont les succès ne se comptent plus depuis le commencement de la saison.

Les autres épreuves de la journée ont été intéressantes.

Simple-Simon s'est adjugé le prix de la Source ; Roi-

telet II le prix d'Issy. Dans le prix des Avenues, une chute regrettable, celle de Nestier, s'est produite à la dernière haie ; le fils de Clamart s'est brisé l'épaule en tombant, entraînant avec lui Diplomate qui venait très bien.

L'arrivée du prix de Meudon a été très disputée ; Vau-couleurs et Edouard III ont fini dans une encolure.

Lundi, la journée des courses plates n'a pas été aussi favorisée que celle de la veille.

Trois jockeys ont monté les gagnants des six épreuves ; French, Madge et Dodd, qui ont chacun remporté deux victoires.

Dans une arrivée très disputée, un des outsiders du prix des Champs-Élysées, Houlgate, a battu à la lutte Ménelik, Epouvante et Pélerine ; la pouliche du comte de Juigné, Pirouette II, est tombée au début du parcours ; l'homme et la bête ne se sont fait aucun mal.

Gaufridi a enlevé au petit galop le prix d'Escoville ; le poulain de M. Wysocki a fait de grands progrès et ne restera certainement pas sur cette victoire, car le temps qu'il a mis à couvrir les 2,400 mètres du parcours est remarquable.

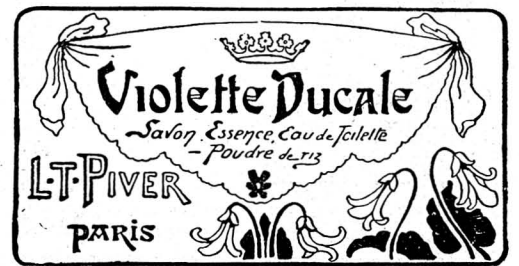
Les deux favoris du prix du Cèdre, Florizel et Infant, ont aussi mal couru l'un que l'autre. Bigoudis aurait sans doute gagné cette épreuve sans l'insuffisance du petit Ferrès, que le jockey d'Avallon, Dodd, a littéralement mis dans sa poche à l'arrivée.

Le terrain lourd convenait à Monopole II ; le poulain, devenu la propriété du vicomte Foy, s'est adjugé le prix de Fay en réglant lui-même l'allure. Amandier n'a jamais consenti à s'employer contre le vainqueur qu'il a longtemps paru dominer et a fini second à une longueur et demie.

Les deux chevaux du Midi, Fréchède et Manon, ont disputé seuls le prix de Satory ; le vétérinaire a eu facilement raison de la pouliche.

Sabretache II et Adamia, en cherchant dès le départ du prix d'Ibos à se prendre mutuellement la tête, ont servi au mieux la cause de San Gallo ; le poulain de M. Albert Menier a attendu l'épuisement complet des deux leaders et les a facilement battus.

ARCHIDUC.



RAJEUNISSEZ VOS TRAITS supprimez vos rides, et rafraîchissez votre teint, avec la Véritable Eau de Ninon, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, mais méfiez-vous des contrefaçons et des imitations. F^o 6 fr. 50

BLANCHISSEZ VOS TRAITS BISTRÉS, rajeunissez - les à l'aide de la Fleur de Pêche, poudre de riz essentiellement hygiénique de la Parfumerie exotique, 35, rue du 4-Septembre. Bottes à 3 fr. 50 et 6 fr. Franco mandat-poste 50 cent. en plus. — Eviter les contrefaçons.

CANADIAN Pacific Railway

Merveilleuses excursions à travers des contrées pittoresques, d'aspects infiniment variés : le Niagara, les grands Lacs, les Prairies, les Montagnes-Rocheuses, les sources chaudes de Banff, Territoires de chasse et de pêche. Rapide et magnifique route transcontinentale d'Europe au Japon, Chine, Australie, Nouvelle-Zélande et

AUTOUR DU MONDE

via Vancouver. Brochure descriptive gratis dans tous les bureaux de THOMAS COOK et SON, C^{ie} INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS ou du CANADIAN PACIFIC RAILWAY, 67-68, King William Street, Londres, E. C. (Angleterre).

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

RHUM CHAUVET

Grands Magasins du Printemps

RUE du HAVRE BOULEVARD HAUSSMANN - RUE de PROVENCE - RUE CAUMARTIN

LUNDI 6 JUIN

GRANDE
Mise en Vente annuelle
DES

SOLDÉS DE
Fin de Saison

avec un rabais de 35 à 40 %

Les Grands Magasins du Printemps en vendant ainsi à Grands Rabais les marchandises anciennes, veulent faire place aux étoffes fraîches et nouvelles ; car
AU PRINTEMPS Tout doit y être nouveau ; frais et joli comme le titre **AU PRINTEMPS**

ETABLISSEMENT de St-GALMIER (Loire) Exiger le Cachet vert et la Signature :
SOURCE BADOIT
L'Eau de Table sans Rivale. — La plus Limitée



CHLORO-ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE
VIN DE VIAL
Tous les états de langueur et d'amaigrissement ayant pour cause la dénutrition trouvent une guérison prompte et certaine par l'emploi du **VIN DE VIAL**
Au Quina, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de Chaux.

Le Meilleur Vin de Bordeaux

est celui des châteaux DOMION et SOUBIRAS, à M. LAMPLE, 14, Rue de Châteaudun, Paris. Expédié des propriétés, 130 francs rendu en cave.

MALLES MOYNAT
VALISES TROUSSES
SACS GARNIS (FABRICANT)
5, place Théâtre-Français (Catalogue illust. n°)
Ne pas se tromper de Maison. — TÉLÉPHONE



50 CENTIMES par JOUR peuvent créer un Capital, une Rente ou doter un Enfant. Demander les Tarifs dont les taux et avantages défont toute concurrence, C^{ie} d'Assurances et de Rentes, établie en 1854, GRESHAM à Paris, 30, Rue de Provence, dans ses immeubles.

MONTMIRAIL PURGATIVE FRANÇAISE
Unique d'après l'Académie
Lauréat 1889. Etab. 15 Juin, EAUX SULFUREUSES, FERRUGINEUSES

ROYAL HOUBIGANT Nouveau parfum HOUBIGANT.
19, Fg. St-Honoré

DENTIFRICE-BOBŒUF ANTISEPTIQUE le plus Agréable de tous.
PURIFIE l'HALEINE et CONSERVE les DENTS. Flacon 5⁴/2 Flac. 3⁴.

Après le repas un verre de **Bénédictine**

LA VOGUE DONT JOUIT LE
COALTAR Saponiné LE BEUF
comme Désinfectant hygiénique, est due à ses propriétés antiseptiques, microbicides et cicatrisantes qui l'ont fait admettre dans les hôpitaux de la ville de Paris. La Médecine Vétérinaire a trouvé également de nombreuses applications à faire de cet excellent produit (plaies, ulcères, maladies de la peau, coquette, etc.) Dans les Pharmacies. — Se méfier des imitations. — Exiger le véritable nom.

Rhum St-James

GRAINE DE LIN TARIN DANS LES PHARMACIES
CONSTIPATION, DIARRHÉE. — 1 fr. 30 la Boîte.

L'Imprimeur-Gérant : PH. MOUILLOT.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire.



PIANOS A BORD
14^{bis} Boulevard Poissonnière - PARIS.
Location depuis 10^f par Mois
Location-vente depuis 20^f par Mois

GRAND CHOIX DE PIANOS
NEUFS & D'OCCASION

Facilités de paiement

DEMANDER LE CATALOGUE
14^{bis} Boulevard Poissonnière

ANNONCES
DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. s. l ench. ch. not. de Paris, 21 juin 98, de 1^o MAISON r. La Boétie, 52. C^e 365^m. R. b. 23,560 f. M. à p. 220,000 f. 2^o Maison r. de Jarente, 4. C^e 1,411^m. R. br. 26,609 fr. M. à p. 225,000 fr. 3^o Maison r. Tiquetonne, 2. R. br. 20,024 fr. M. à p. 170,000 f. S'ad. à M^e Paul TOLLU, n. 70, r. St-Lazare.

MAISON à Paris, rue St-Marc, 17. Rev. brut 34,457 fr. M. à p. 500,000 f. A adj. s. l ench. ch. des not. de Paris, le 14 juin 1898. S'adr. à M^e Po. tefin, notaire, 3, boul. Saint-Martin.

VENTE au Palais, à Paris, le 11 juin 1898, à 2 heures, en six lots de :

QUATRE MAISONS A PARIS

Rev. b. éval. M. à prix.
Rue du Cirque, 19..... 23,500 fr. 250,000 fr.
Faubourg St-Honoré, 239. 11,000 fr. 120,000 fr.
Fg St-Honoré, 241, et av.
Wagram, 46, form^t angle. 24,400 fr. 300,000 fr.
Avenue Wagram, n^o 44..... 18,400 fr. 200,000 fr.

UNE PROPRIÉTÉ A NEUILLY-SUR-SEINE
rue Chauveau, 18. Mise à prix 90,000 francs.

UN TERRAIN A SÈVRES (Seine-et-Oise). Mise à prix 4,500 francs.

S'adresser à M^e Petit-Bergonz, Benoist, Duplan et Herbet, avoués, M^e Cocteau et Rey, notaires et rue Chauveau, 18, à Neuilly, pour visiter la villa.

Vente au Palais, le 11 juin 1898, à deux heures.

PROPRIÉTÉ A BAGNOLET

(Seine) rue du Pont-Vert, n^o 8.
Contenance 722 mètres environ.
Mise à prix (baissée)..... 5,000 francs.
S'adresser à M^e Henri et Durnerin, avoués, et à M^e Naret, notaire à Paris.

BELLE MAISON à Paris, angle r. de Charenton, 245 et r. de Watignies, 2. R. 16,580 f. M. à p. 150,000 f. A adj. s. l ench. ch. n. Paris, 21 juin, par M^e Cotelle, not., 25, boulevard Beaumarchais.

VENTE en l'étude de M^e Vavasseur, le dimanche 12 juin

1^o TERRAIN AVEC CHALET

à la Garenne-de-Colombes, rue du Centre

2^o 3 TERRAINS A COLOMBES

rue Etienne-Marcel

3^o TERRAIN A COLOMBES

lieudit les « Voies-du-Bois »

4^o MAISON A COURBEVOIE

rue des Fauvelles, 102.

Mises à prix : 1^{er} lot, 1,000 f.; 2^e lot, 300 f.; 3^e lot, 300 f.; 4^e lot, 300 fr.; 5^e lot, 1,500 f.; 6^e lot, 800 f. S'adresser à M^e Vavasseur, notaire à Colombes, et à M^e Gustave Cahen, avoué.

Vente au Palais de Justice, le 18 juin 1898

IMMEUBLES A PARIS TERRAIN DE 7,208^m

RUE DE LA FÉDÉRATION, 24

Mise à prix..... 200,000 francs.

MAISON RUE GUY-PATIN, 5

Revenu 15,679 francs. Mise à prix 150,000 francs.

MAISON BOULEVARD MAGENTA, 158

Revenu 15,467 francs. Mise à prix 150,000 francs.

S'adresser à M^e Francaest et Rouy, avoués, M^e Fay et Cottet, notaires.

Maison **ST-FLORENTIN** 7. Revenu 47,000 fr. rue

Maison r. Perdonnet, 4. R. 7,500 f. M. à p. 40,000 f.

Prop. fg St-Martin, 228. R. 22,000 f. M. à p. 200,000 f.

A adj. s. l ench. ch. not. Paris, le 28 juin 1898.

S'ad. aux not. M^e Duhau, 3, r. Laffitte et Cocteau, 242, boulevard Saint-Germain, dépos. de l'ench.

TERRAIN r. de la Tour, 69. C^e 495^m. **2 MAISONS**

1^o rue Cortambert, 38. C^e 166^m. R. br. 3,064 fr. 40.

M. à p. 40,000 f. 2^o r. Cortambert, 36, angle rue de la Tour. C^e 462^m 19. R. b. 12,075 f. M. à p. 150,000 f.

A adj. s. l ench. ch. n. le 21 juin av. fac. de réun. p^r ces 3 lots. M^e Dupuy, not., 32, r. des Mathurins.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 11 juin 1898, à 2 heures.

MAISON A PARIS RUE CELS, N^o 10

(14^e arrondissement). Cont. 274^m environ. Revenu brut environ 5,575 fr. Mise à prix 50,000 francs.

S'adresser à M^e Henry Mutel, avoué, 34, rue Sainte-Anne et M^e G. Meunier, notaire.

Vente au Palais en 2 lots, le 15 juin 1898 à 2 h.

1^o MAISON A PARIS

rue Achille-Martin, 16. Revenu brut 2,380 fr. Mise à prix..... 20,000 francs.

2^o MAISON A PARIS

rue Achille-Martin, 18. Revenu brut 2,580 fr. Mise à prix..... 20,000 francs.

S'ad. à M^e Darnis, av. r. de l'Isly, 8, et François, av.

Vente après décès de M. L. R. **BEAU MOBILIER**

Requ^t de M. Lemaquis. Ad^j jud. **MEUBLES ANCIENS ET DE DIVERS STYLES**

Beau salon Louis XIV. Tapisseries anciennes. Livres, bijoux, perles, diamants, 60 kil. argenterie environ.

Hôtel Drouot, salle 1, les 6 et 7 juin, à 2 heures.

Expositions : particulière le 4 juin ; publique le 5 juin, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

Commissaires-priseurs : M^e Paul Lemoine, 91, rue Lafayette ; M^e Lantiez, 44, rue Le Peletier.

Experts : M. B. Lasquin, 12, rue Laffitte ; M. Albert Linzeler, 56, rue de la Victoire.

Vente voitures et harnais, 8 juin, 4 h. Etab^t Chéri.

A adj. sur l ench. ch. des not. de Paris, le 11 juin 98.

9 lots de **TERRAIN** à Paris **FAISANDERIE** de 900^m

env. (près avenue du Bois de Boulogne). M. à p. 300 f. le m². S'ad. aux not. M^e Tansard et Mahot de la Querantonnais, 14, r. Pyramides, dép. ench.

MAISON r. Ebelmen, 10 (12^e arr.) R. b. 6,700 fr. M. à p. 70,000 f. A adj. s. l ench. ch. n. Paris, 21 juin 98. M^e Bourdel, not., 30, rue Beuret.

MAISON rue du Moulin-Vert, 12. C^e 1,077^m. R. b. 6,510 f. M. à p. 90,000 fr. A adj. s. l ench. ch. n. Paris, le 11 juin. M^e Bourdel, n. 30, r. Beuret.

VENTE au Palais, à Paris, le 11 juin 1898, à deux heures en deux lots de :

1^o IMMEUBLE SIS A PARIS

RUE BLANCHE 32 et 34 (actuellement bel hôtel particulier) propre à la construction d'une maison de rapport. C^e 1,953^m carrés, non loué.

Mise à prix..... 500,000 francs.

2^o 2 MAISONS CONTIGUES SISES A PARIS

RUE BASSANO 34 et rue Christophe-Colomb 16, angle de l'avenue Marceau. Revenu net environ..... 50,000 francs.

Prêt du Crédit foncier

Mise à prix..... 800,000 francs.

S'adresser à M^e Rougeot, avoué, rue d'Alger, n^o 3, et Paul TOLLU, notaire, rue Saint-Lazare, 70.

Vente au Palais, à Paris, le 18 juin 1898, à 2 h.

TERRAIN A BATIR Paris, r. Alphonse, 43 (15^e arrondissement). Contenance 221^m 81.

Mise à prix..... 15,000 francs.

S'adresser à M^e Ferté, avoué, 36, rue des Petits-Champs.

LA CHAUMIÈRE Belle propriété à Acquigny, 1 h. 40 env. A adj. s. l ench. ch. not. le 14 juin. M. à p. 30,000 fr. S'ad. à M^e Marc, not., 38, r. de Bondy.

Vente au Palais, le 11 juin 1898, à deux heures.

CINQ TERRAINS A PARIS

cité de Phalsbourg (boul. Voltaire, n^o 149 et 151, superf. 384^m, 396^m, 322^m, 306^m, 439^m). Mise à p. 12,500 f., 12,500 f., 18,500 f., 14,000 f., 25,000 f.

S'adresser à M^e Berton et Victor Tricot, avoués, M. Maillard, syndic.

Les annonces et insertions sont reçues à l'OFFICE D'ANNONCES 10, place de la Bourse

ÉCHECS

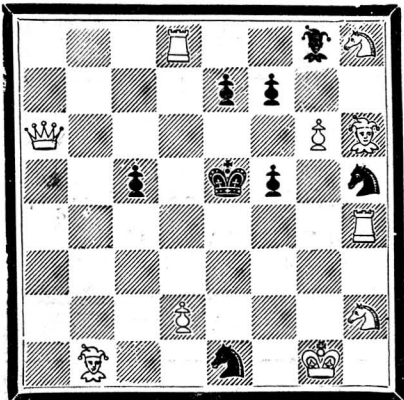
AVIS IMPORTANT. — Nous prions MM. les amateurs d'adresser les solutions et toutes communications relatives aux échecs à M. ROSENTHAL, rue du Marché, Villa Mequillet, 12, Neuilly (Seine).

PROBLÈME N° 1717.

Par M. Blake.

1er prix de Birmingham Poste.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1713.

BLANCS

NOIRS

- 1 D 2 TD
- 2 C 7 R mat
- 2 C 5 CR mat
- 2 D 2 FD mat
- 1 C pr D
- Si 1 R pr T
- Si 1 T pr T
- Si 1 R 6 D

- 2 C pr T mat
- 2 C pr T mat
- 2 C 7 R mat
- 2 D pr C mat
- 2 C pr C mat

- Si 1 T pr P éch
- Si 1 R 4 FR
- Si 1 C pr C
- Si 1 T 4 FR

- 12 D 4 TD (e)
- 13 P pr P (f)
- 14 P 5 R
- 15 F 3 TD
- 16 D 4 FD (h)
- 17 R 1 TR (i)
- 18 D 1 FD
- 19 R pr C
- 20 R 3 CR (k)
- 21 CD 2 D
- 22 R 2 CR
- 23 R 1 TR
- 24 D 3 FD
- 25 D 3 D (l)
- 26 T pr F
- 27 T 1 CR
- 28 T 2 CR
- 29 R 1 CR
- 30 C pr F
- 31 D 3 FD
- 32 C 1 R
- 33 F 2 CD
- 12 P pr P
- 13 F 2 D
- 14 C 4 D (g)
- 15 Rog
- 16 C 5 FR
- 17 F 3 R
- 18 C pr P (j)
- 19 F 4 D
- 20 P 4 FR
- 21 P 5 FR éch
- 22 D 4 CR éch
- 23 D 4 TR
- 24 F pr P
- 25 F pr T
- 26 D pr PR
- 27 TD 1 CD
- 28 D 4 TR
- 29 F pr C
- 30 D 4 D
- 31 T 8 CD éch
- 32 D 5 D
- 33 P 4 FD

PARTIE N° 687.

Jouée par télégraph. entre le Cercle des Echecs de Saint-Petersbourg et le Cercle des Echecs de Vienne (Autriche).

Gambit Evans accepté.

BLANCS

NOIRS

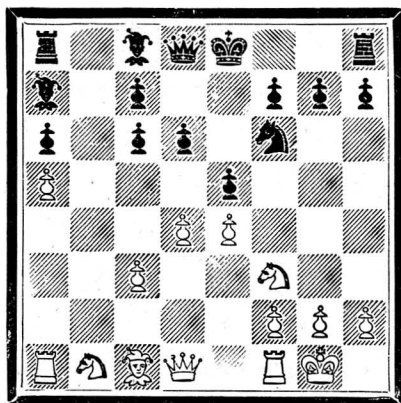
Saint-Petersbourg.

Vienne.

- 1 P 4 R
- 2 C 3 FR
- 3 F 4 FD
- 4 P 4 CD
- 5 P 3 FD
- 6 Rog
- 7 P 4 D
- 8 P 4 TD
- 9 F 5 CD
- 10 F pr C éch
- 11 P 5 TD
- 1 P 4 R
- 2 C 3 FD
- 3 F 4 FD
- 4 F pr PC (a)
- 5 F 4 TD (b)
- 6 P 3 D (c)
- 7 F 3 CD (d)
- 8 C 3 FR
- 9 P 3 TD
- 10 P pr F
- 11 F 2 TD

Position après le 11^e coup des noirs.

NOIRS



BLANCS

Les blancs abandonnent (m).

NOTES

- (a) Le coup juste est de refusé le Gambit Evans par 4 — F 3 CD etc.
- (b) Si 5 — F 4 FD 6 Rog — P 3 D 7 P 4 D — P pr P 8 P pr P — F 3 CD 9 C 3 FD etc. mieux, pour la suite de cette variante voir nos analyses précédemment données sur ce début.
- (c) Si 6 — C 3 FR 7 P 4 D — Rog 8 P pr P — CR pr P 9 F 5 D — C pr PFD 10 C pr C — F pr C 11 C 5 CR — F pr T 12 D 5 TR etc. et gagnent.
- (d) Nous aurions préféré 7 — F 2 D etc.
- (e) Faible; le coup juste était 12 P pr P — C 5 CR (si 12 — C pr P 13 D 4 TD — C 4 FD 14 D pr P éch — F 2 D 15 D 5 D etc mieux, et si 12 — P pr P 13 D pr D éch — R pr D 14 C pr P etc. et gagnent) 13 P pr P — P pr P 14 F 3 TD — P 4 FD 15 P 3 TR — C 3 FR 16 P 5 R etc. et gagnent.
- (f) Les blancs pouvaient également jouer avec avantage, 12 CD 2 D — P pr P 13 P pr P — Rog 14 D 2 FD — F 2 D 15 F 3 TD etc.
- (g) Si 13 P 5 R — P pr P 14 F 3 TD — D 4 D 15 T 1 R — P 5 R suivi de D 4 CD etc. mieux.

Et si 13 D pr P éch — F 2 D 14 D 7 CD — Rog etc. mieux.
 (g) Bien joué, si 14 — C 5 R 15 P pr P — P pr P 16 T 1 R — P 4 D 17 F 3 TD suivi de CD 2 D etc. mieux.
 (h) Si 16 P pr P — P pr P 17 F pr P — F 5 CR 18 F pr T — F pr C 19 P pr F! (si 19 F 5 FD — D 4 CR et gagnent) — C 5 FR 20 R 1 TR — D 5 TR etc. mieux.
 (i) Si 17 P pr P — F 3 R 18 D pr PF — F 4 D etc. et gagnent.
 (j) Très bien joué, ce coup termine brillamment la partie, comme l'on verra par la suite.
 (k) Si 20 D 4 FR — F pr P 21 D pr F — D 4 CR éch 22 R 3 TR F 3 R éch et mat le coup suivant.
 (l) Il est évident que si 25 D pr F — F pr C éch 26 C pr F — D pr C éch 27 R 1 CR — T 4 FR etc. et gagnent.
 (m) Les blancs ne peuvent plus sauver la partie si 34 T pr P éch — R pr T et gagnent.
 Et si 34 D pr D — T pr C éch et mat.
 S. ROSENTHAL.

Pour être sur de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, « qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit les extraits sur n'importe quel sujet ».
 Hector Malot (Zyle, p. 70 et 323).
 L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.
 L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.
 S'adresser aux bureaux de l'Argus, 14, rue Drouot, Paris. — Téléphone.
 L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

MAISONS RECOMMANDÉES

PAR

Le Monde Illustré

AMEUBLEMENTS

ED. REY Ameublements de tous styles. Vente, achat, échange. Maison de toute confiance. Les plus belles occasions de Paris. — 46, rue Taitbout.

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES

DRAPIER ET FILS, 41, Rue de Rivoli; Bandages; Corset redresseur; Bas pour varices; Ceintures; Appareils d'hygiène, chirurgie, caoutchouc. — Catalogue Téléphone.

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

PHOTOGRAPHIE VULGARISATRICE 6 et 8, rue des Petites-Ecuries, Paris. Envoi franco sur demande du catalogue illustré

BRETELLES

PLUS DE DOS RONDS Bretelles américaines. Vve Oury, 134, rue de Rivoli.

CHAMPAGNE

DE SAINT-MARCEAUX ET C^{ie}, REIMS Agence, 18, boulevard des Capucines, Paris.

CHEVEUX POUR DAMES

APPLIQUES BOUDARD indispensables aux dames chapeaux et tous les cheveux postiches en général. Boudard, 40, r. Vignon, Paris (cat. n°).

CORSETS

L. P. A LA COURONNE L. P.

COUVEUSES D'ENFANTS

Voir fonctionnement avec **Bébé vivants**. Maternité Lion, 26, bd Poissonnière. Location à domicile.

CRISTAL TREMPÉ

PETIT Cristaux en tous genres allant sur tous les feux. Spécialité assiette agatine inébréchable. 62, b^d Haussmann. Téléphone 210-31.

DÉSINFECTANT ANTISEPTIQUE

LE CHLOROL-MARYE est le meilleur désinfectant. Salubrité des appartements et écuries. 18, Rue des Petites Ecuries.

DIABÈTE ET ALBUMINE

Consommez le Pain **FOUGERON**, ses biscuits, madeleines, macarons et semoule. Boulangerie Anti-Diabétique, 30, rue Saint-Augustin.

CHAPEAUX DE DAMES

PALAIS de la MODE 12, rue N.-D.-des-Victoires. Chapeaux 11^e nouveauté. Au choix: 9.75, 15.75 et 25 F.

DYSPEPSIE, GASTRALGIE

Guérison assurée par la **Ducasline**. 13, rue Laffitte.

FLEURS NATURELLES

CHÉNIER 23, rue Drouot (téléphone). Les plus belles fleurs de Paris. En face le Figaro.

GARDE-MEUBLE

GARDE-MEUBLE DU COLISÉE, 5, rue du Colisée (Champs-Élysées). Le plus riche assortiment de Paris. Maison de confiance. Prix très modérés. — Téléphone.

IMITATION DE DIAMANTS

LOUIS 29, b^d des Capucines, Paris. Diamant d'Alaska. Les plus brillants, les plus purs. Prix très modérés.

LIQUEURS EXTRA

FREMY FILS distillateur. Chalonnes-s-Loire. Prix-courant sur demande.

MACHINES A ÉCRIRE

LA REMINGTON 8, b^d des Capucines, Paris. La première machine du monde.

MALADIES NERVEUSES

Guéries par phosphovinate d'or Jolly. Brochure franco. Paris, 64, faubourg Poissonnière.

MASSAGE

MASSAGE MÉDICAL contre OBESITE, DOULEURS. M^{me} Garnier, 14, rue Milton.

MEUBLES

BUREAUX FÉRET à élévation facultative et automatique. Américain-Verby, ministre, administratif, bureaux auxiliaires de toutes dimensions. Féret, rue Etienne-Marcel, 16, Paris.

MENUS

MENUS pour Hôtels, Restaurants, Cercles. MENUS spéciaux pour Noces, Baptêmes. MENUS av. sujets allégoriques et Sociétés. DEPLANCHE, 71, passage du Caire, PARIS

PEINTURE ACADEMIE JULIAN

COURS pour dames et hommes. Sculpture et dessin. 27, galerie Montmartre. Passage des Panoramas.

MERCERIE

GALERIE LAMARTINE GRANDE MAISON DE MERCERIE 64, rue Lamartine

MIGRAINES ET NEURALGIES

PAULLINIA-FOURNIER guérit à l'instant même les plus violentes. (50 ans de succès). P. 1^{er}, 56, rue d'Amou.

MOTEURS A GAZ

LE SANS RIVAL est le meilleur de tous 9 bis, passage des Petites-Ecuries, Paris.

PARFUMERIE

VIOLETTEPRECIOSA Dernière création de **ED. PINAUD** persistant, Quintessence, Poudre de riz veloutée, Extrait végétal pour la toilette et les soins de la chevelure. Eau de toilette, Savon extra-fin.

PHOTOGRAPHIE

PIERRE PETIT Linographie, Peinture au charbon. 17, 19 et 21, place Cadet

QUINQUINA

Force, santé, vigueur. **LE ROI DES APÉRITIFS** est le quinquina du **Père Truffaud**.

SAGE-FEMME

MALADIES DES DAMES M^{me} VERILLAC, Mar. sage-femme, faubourg Paris, reçoit dames malades, stériles et enceintes, de 2 à 5 heures, rue Monthyon, 17, Paris.

SALLE D'ARMES

BERGÈS PROFESSEUR 10, rue Taitbout. — 5, rue Laffitte.

TAILLEUR

English spoken — TAILLORS — Se habla español. **BREUILS, LOUYS ET C^{ie}** 15, b^d des Italiens, Paris. Élegance parfaite, nouveautés exclusives, prix modérés. (Maison de confiance).

TEINTURES POUR CHEVEUX

HENNÉ des extraits combinés à ceux du Bablah donnent des nuances merveilleuses. Chabrier, 48, pass. Jouffroy.

VÉLOCIPÉDIE

Faites réparer vos machines à la succursale du **Manège du Delta**, 29, av. Trudaine. Maison principale, 12, rue du Delta. Leçons à forfait et au cachet.